

LE TEMPS

Rétrospective

Les plus beaux spectacles de 2014:
le palmarès de nos critiques **Page 27**

Drogue

A Genève, une feuille de route
pour légaliser le cannabis **Page 17**



Economie & Finance

Les événements qui ont marqué
l'année économique **Pages 20, 21**

Mardi 30, mercredi 31 décembre 2014, jeudi 1er, vendredi 2 janvier 2015 | N° 5095

MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE

CHF 3.50, France €2.70

L'homme ne s'est jamais senti si proche des animaux, mais il les tue en masse

► **Espèces** Notre rapport aux bêtes vit une révolution profonde, qu'explore notre numéro spécial

Le paradoxe est cruel: l'être humain n'a jamais autant choyé et en même temps massacré les animaux. Proclamée par la Bible, la supériorité de l'homme sur les autres êtres sensibles s'estompe. «La notion d'exception humaine a sauté, constate Christophe Dufour, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel. Cette espèce de mur de Berlin qui séparait les hommes des animaux est tombé.»

Les philosophes parlent d'un «tournant animaliste» de la pensée contemporaine: l'animal n'est plus une chose, mais un être intelligent à sa manière et doté de droits. Dans le monde occidental, les animaux sont de plus en plus bichonnés, aimés, starifiés par Internet. Nestlé leur prépare de la nourriture sur mesure, la Suisse octroie de nouveaux droits aux porcs et aux poissons, on utilise les animaux pour réhabiliter les détenus dans les prisons françaises.

Mais l'homme est aussi de plus en plus urbanisé, coupé de la nature. Un peu partout, la biodiversité subit un effondrement sans précédent depuis le début de l'histoire humaine. Le massacre des animaux pour la production de viande atteint des proportions inédites. Comme aux Etats-Unis, où les abattoirs géants, qui tuent jusqu'à 180 000 animaux par semaine, essaient tout de même de rendre leur mort plus digne. Plus humaine, oserait-on presque dire. ► **Pages 2 à 14**



TIM FLACH/GETTY IMAGES

Editorial

Les animaux, ou l'effet boomerang

Marie-Claude Martin

«Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.» Vous connaissez la fable de La Fontaine. Si elle était écrite en 2014, il est probable que son dénouement serait différent. Le loup ne jouirait plus de son «droit du plus fort» car l'ovine aurait porté plainte pour harcèlement répété. Et jouirait du soutien de toute la blogosphère, si prompte à s'émouvoir. Pourquoi un tel retournement? Parce que nous avons moralisé notre rapport aux bêtes. C'est à

la fois bénéfique et nuisible. Bénéfique puisque les animaux, en Suisse depuis 2008, ont changé de statut juridique: ils ne sont plus des objets mais des êtres vivants, sensibles à la douleur, qui ont droit à la dignité. Dignité? Notion différente selon qu'on est chasseur ou végétalien, propriétaire de yorkshire ou éleveur. Mais reconnaître ce droit à l'animal est une avancée incontestable en termes de civilisation.

Encore faut-il en faire bon usage. Le 22 décembre, une femelle orang-outan du Zoo de Buenos Aires obtenait le statut de «personne non humaine», au sens philosophique et non biologique du terme, ont défendu ses avocats. Mais à qui profite cette liberté acquise? Au singe qui n'a rien demandé ou aux militants de la cause animale qui ont gagné une bataille idéologique? La moralisation se révèle nuisible quand elle s'ac-

compagne d'une vision partielle, anthropomorphique et souvent mièvre des animaux, de plus en plus perçus comme une essence, de moins en moins appréhendés dans leur diversité d'espèces. On dit l'Animal. Et on le pense forcément bon et innocent, quelque chose comme le meilleur de l'homme. D'où notre désarroi quand on découvre que les chimpanzés peuvent s'entre-tuer par pure cruauté.

La question animale ne date pourtant pas d'aujourd'hui. L'Antiquité déjà en débattait. Pourquoi alors est-elle devenue urgente? C'est d'abord une question d'échelle. Au vu de la démographie galopante, la destruction de notre planète s'accélère. Nous en sommes à la fois les acteurs, les témoins indignés et les victimes. Pour ne prendre qu'un exemple: la production mondiale de viande, cinq fois plus élevée qu'en 1950, est l'une des premières causes

de la déforestation, du réchauffement climatique et de la pollution de la planète. Manger de la viande engage donc bien notre pronostic vital.

Ensuite, il y a eu la science, la génétique en particulier, qui a montré que la frontière entre nous et certaines espèces était ténue, notamment avec les grands singes, dont certains sont en voie d'extinction. Nous pourrions subir le même sort. Et le pire, c'est qu'en même temps que des milliers d'espèces s'éteignent, des robots à figure de chaton, dotés d'empathie et bientôt d'une intelligence comparable, voire supérieure à la nôtre à en croire certains, viennent égayer les vieux jours des EMS japonais. A l'angoisse de notre propre finitude s'ajoute celle du grand remplacement. Stupeur: ce qui arrive aux animaux pourrait également nous arriver. Le loup avait raison: «Si ce n'est pas toi, c'est donc bien ton frère.»

Le ton détonnant du président

Parmi les innovations apportées par **Didier Burkhalter** durant son année présidentielle, on relève une audace oratoire rare en politique suisse. Il a multiplié les métaphores poétiques, sans toujours éviter le poncif, comme au Salon de l'auto, où il déclara: «Les étincelles de la jeunesse sont la lumière de la politique et le carburant de l'avenir.»



Ce style ampoulé, mais personnel, tranche avec les discours technocratiques qui dominent au Conseil fédéral. «En Suisse, estime un collaborateur du gouvernement, si nous avons des orateurs médiocres, c'est que personne n'ose habiter son discours. Il y a impossibilité d'une parole drôle, provocatrice, exigeante.» ► **Page 18**

La Grèce joue à se faire peur

La classe politique grecque a pris le risque d'une nouvelle crise politico-financière en Europe. Lundi, les députés grecs ont échoué à élire un nouveau président du pays, ce qui provoquera des élections législatives anticipées le 25 janvier. Un sondage donne le parti de la gauche radicale, Syriza, favori avec 28% des intentions de vote, contre 25% au

parti de centre droit au pouvoir, Nouvelle Démocratie.

Mais Bruxelles et les marchés ne s'inquiètent pas outre mesure. Pour gouverner, Syriza devrait former une coalition. Le parti a promis de ne pas agir de manière «unilatérale» au sujet de la dette. Et la droite peut encore l'emporter, en jouant sur la peur du chaos monétaire et financier. ► **Page 15**

Le Temps

Pl. de Cornavin 3, CP 2570, 1211 Genève 2
Tél. +4122 888 58 58
Fax +4122 888 58 59

www.letempsarchives.ch

Collections historiques intégrales:
Journal de Genève, Gazette de Lausanne et Le Nouveau Quotidien

Index

Avis de décès **25**
Bourses et changes **22**

Fonds

23, 24
Téléphones utiles **25**
Toute la météo **28**

Pour vous abonner:

www.letemps.ch/abos
00 8000 155 91 92
(appel gratuit)



L'homme est un singe comme les autres

- > **Zoosphère** L'animal se raréfie dans nos villes et nos campagnes, mais il fait la une des journaux et hante les pensées de l'humanité
- > En démontrant les facultés émotionnelles et intellectuelles des bêtes, la science réfute la supériorité que l'homme s'est arrogée
- > Bien plus qu'un steak, l'animal est un indispensable compagnon dont l'absence physique ou symbolique engendre la mélancolie



Christophe Dufour (au deuxième plan) évoque la grande fraternité animale. NEUCHÂTEL, 5 DÉCEMBRE 2014

Antoine Duplan

A poil ou à plumes, ils défrayent la chronique. Molosse euthanasié. Lynx en goguette. Loup en vadrouille. Girafon assassiné. Macaque photographe. Ours blanc perché sur un glaçon. *Pingouins de Madagascar*... Matthieu Ricard publie *Plaidoyer pour les animaux*. *Le Temps* affiche en une un lion naturalisé et, le lendemain, des pattes de gecko.

Aussi colorée que le cortège des animaux rejoignant par paires l'Arche de Noé, cette farandole zoologique traduit une mélancolie. La biodiversité s'effondre. Trois cents millions d'oiseaux des champs ont disparu en Europe depuis 1980. Plus de 100 000 éléphants ont été tués entre 2010 et 2012 sur le continent africain. La production industrielle de viande offense la dignité de l'homme.

Il a trahi l'animal, son compagnon antédiluvien. Il regrette la fierté enflant le cœur de Naoh dans *La Guerre du feu* quand il conclut une alliance avec le mammoth. Il perd l'appétit quand il pense aux 60 milliards d'animaux terrestres et aux 100 milliards de créatures marines qui meurent chaque année pour le nourrir. Sans doute ressent-il les premiers effets de la prophétie lancée par le chef Seattle en 1854: «Si toutes les bêtes disparaissaient, l'homme mourrait d'une grande solitude de l'esprit.»

Entré dans l'ère érémozoïque», ou âge de la solitude, ce super-prédateur qu'est le primate glabre découvre un peu tard qu'il

est issu du même levain que le bulot et le mulot. Les dernières découvertes scientifiques portant sur l'intelligence des créatures dites inférieures l'aident à s'émanciper des préceptes bibliques qui assoient depuis des millénaires sa supériorité destructrice. Il exorcise sa honte par le végétarisme. Il invente des dérivatifs palliant la raréfaction des baleines et des phalènes. Les dinosaures hantent les rêves de tous les gosses du monde. On rêve de recréer par génie génétique de grands disparus, comme le mammoth ou le thylacine. On joue avec des robots canins...

A l'orée de 2015, il faut se demander s'il vaut la peine de vivre dans un monde sans éléphants

Piètres succédanés. Nous sommes orphelins d'une harmonie perdue que biologistes, amis des bêtes et de la nature, enfants munis de crayons de couleur tentent de restaurer.

Des éléphants, on en voit rarement sous nos latitudes. Mais savoir qu'ils vont, pleins de noblesse dans les savanes dorées, apaise notre âme. A l'orée de l'an neuf, il faut se demander s'il vaut la peine de vivre dans un monde sans éléphant. Ce numéro est donc dédié à tous les animaux passés et à venir qui nous accompagnent et nous soutiennent de leur présence affective ou symbolique.

«Le lien avec le vivant reste essentiel»

> **Directeur du Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel, Christophe Dufour évoque la cohabitation de l'homme et de l'animal**

Il y a la pieuvre qui se déguise en poisson plat. Le singe capucin révolté par l'injustice de ne recevoir que du concombre quand son collègue a du raisin. Les éléphants qui semblent bénir de leur trompe le cadavre d'un des leurs. Le chimpanzé qui fait amende honorable auprès son chef...

Ruse, jalousie, deuil, contrition, rires de rat ou de bonobo... Ces comportements qui rapprochent la bête de l'homme sont à découvrir à Neuchâtel dans *Emotions – Une histoire naturelle*. Directeur du Muséum d'histoire naturelle, Christophe Dufour évoque la grande fraternité animale.

Le Temps: Rares sont les jours où nos amies les bêtes ne font pas l'actualité. Qu'est-ce qui suscite cet engouement pour le monde animal?

Christophe Dufour: Il y a trente ou quarante ans, les scientifiques s'intéressaient à l'écologie quantitative. Hormis quelques chercheurs comme Konrad Lorenz, rares étaient ceux qui s'occupaient d'éthologie. Il est vrai qu'on manquait de méthodes précises. Aujourd'hui, on dispose de scanners permettant de voir des signaux même dans le cerveau des chiens. Par ailleurs, les études sur les grands singes anthropoïdes

ont permis d'établir qu'ils étaient capables de développer des stratégies politiques et de faire preuve d'un sens moral. Ces éléments ont complètement modifié notre point de vue sur les animaux. Maintenant, on va jusqu'à étudier la personnalité des insectes. On ne parle plus d'une foule de mouches ou d'un kilo d'asticots, mais des traits de caractère d'un individu...

C'est une approche révolutionnaire...

S'intéresser à la vie d'une créature aussi minime qu'une mouche, oui, c'est très nouveau. Avant, cette attention était réservée aux moines tibétains chassant les insectes devant leurs pieds pour ne pas les écraser. Naguère, les diptères, c'était cette sorte de coussin d'insectes écrasés qui bouchait le radiateur de la voiture. Maintenant, ils accèdent à l'individualité. Même les asticots deviennent des sujets d'expérience: on essaye de voir si leur tempérament au stade larvaire se retrouve chez l'adulte. Il semble que oui.

Donc même les plus chétives créatures éprouvent des émotions, ont une personnalité...

Emotions – Une histoire naturelle, notre exposition actuelle, présente différents niveaux d'organisations

animales liées à la question des émotions. L'anémone de mer, qui a un vague réseau de neurones, est capable de rétracter ses tentacules. Ce n'est pas extraordinaire, et il serait bien improbable qu'il y ait déjà une émotion. Mais un bernard-l'hermite qui rentre d'urgence dans sa coquille, a-t-il eu la trouille? Quant aux céphalopodes – pieuvres, seiches, calamars – ils ont des compétences intellectuelles supérieures, démontrées par une fameuse expérience: un poulpe dans un aquarium prend un moment pour trouver comment ôter le bouchon d'un bocal contenant un crabe. Si un autre poulpe observe son congénère ouvrir le bocal, il saura tout de suite l'ouvrir... Cela signifie qu'il a une représentation de son corps et du corps de l'autre. Il comprend l'action de son voisin et il apprend par imitation. Ce sont des compétences intellectuelles dignes des mammifères et même des grands singes.

Quel rôle jouent les émotions dans la vie des animaux?

Les émotions ont une fonction adaptative. Etonnamment, on les réservait aux humains. D'un biologiste imaginant que les animaux avaient des émotions, on pensait qu'il ne faisait que projeter ses propres sentiments. C'était de l'anthropomorphisme, la plus grave des erreurs! Maintenant, des professeurs travaillent sur les émotions des poissons. Ce n'est plus ridicule d'imaginer que les animaux ont des représenta-

tions, des émotions, des moyens d'évaluer ce que fait l'autre et si ce que fait l'autre est juste, voire moral. Dans *Le Bonobo, Dieu et nous*, le primatologue Frans de Waal se demande s'il n'existe pas des notions similaires à notre éthique et à notre morale chez les grands singes. Des notions d'équité, de justice peuvent déjà être présentes. Chez les gorilles, il est très important de savoir si l'on est surveillé. Le singe sait calculer s'il est dans le champ de vision d'un mâle dominant et développer incognito des stratégies de séduction. Certaines représentations de Dieu, sous la forme d'un œil dans un triangle, pourraient bien venir des grands singes...

«Régnez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur le sol...» C'est l'injonction de la Genèse qui fonde notre sentiment de supériorité sur le règne animal?

L'anthropocentrisme, le géocentrisme, le fait que la vie n'existe que sur Terre... Autrefois, c'était presque une évidence... Aujourd'hui, la majorité des scientifiques dira qu'il est totalement improbable que la vie n'existe que sur Terre. L'idée de l'exception humaine, de l'exception terrestre a longtemps dominé. Pour les Romains, c'est Mare Nostrum, le monde était là et tout fonctionnait très bien. Ensuite on découvre l'Amérique... On croit que l'homme est la seule espèce dotée d'intelligence. On a monté en 2008 *Le Propre du singe*,

«GORILLA» FROM ANIMALIA. ARTIST: MIKEL URIBETXEBERRIA



Le gorille sait développer incognito des stratégies de séduction.

Ils ont marqué 2014



REUTERS

Nigel, le perroquet bilingue

En octobre 2014, des habitants de Los Angeles trouvent un perroquet dans leur jardin. Ils l'amènent chez le vétérinaire qui, après de longues recherches, identifie son propriétaire. Lequel avait abandonné tout espoir de revoir Nigel, disparu en 2010. Qu'a-t-il fait pendant ces années? Où est-il parti? Pourquoi est-il revenu? Mystère. Un indice toutefois: à son retour, l'oiseau ne parlait plus anglais mais espagnol. **M.-C.M.**



Christophe Dufour

Directeur du Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel

«De retour après un parcours incroyable, le loup symbolise désormais la sauvagerie, lui qui a été le premier à se rapprocher de l'homme... C'est d'une injustice épouvantable!»

Le respect des animaux se généralise-t-il?

La question du respect des animaux change. Il y a deux ans, on a créé une expo sur les chiens. C'était assez nouveau parce que les biologistes tendent à mépriser les animaux domestiques. Il y a trente ans, on se focalisait sur la nature sauvage, si possible la forêt tropicale et autres lieux non «corrompus» par l'activité humaine. Rousseau méprisait les fleurs cultivées et les naturalistes ont hérité souvent inconsciemment de ce courant de pensée. Mais depuis quelques années, la domestication apparaît comme un formidable champ de recherche. Elle commence il y a 30 000 ans quand l'homme, animal social, s'associe au loup, animal de meute. Le lien paraît évidemment risible quand on voit une petite dame avec son chihuahua, mais 30 000 ans d'histoire fusionnelle forcent le respect. Le chien n'est plus la petite nuisance qui mord et salit les trottoirs, mais l'animal avec lequel

nous avons vécu notre évolution humaine. On se trouve avec une foule de chiens modifiés par sélection traditionnelle et sans recourir au génie génétique. La sélection est d'une puissance extraordinaire. Elle permet de créer pratiquement tous les monstres qu'on veut...

Comme ces pauvres bouledogues qui n'arrivent plus à respirer...

Les exemples sont légion! Les bouledogues archi-prognathes qui ont le nez tout le temps bouché. Les chiens qui ont trop de peau et souffrent de dermatites constantes. Les infections des trop longues oreilles qui pendent. Les boîtes crâniennes trop petites des épagneuls nains qui deviennent épileptiques. Le crâne mal fermé des chihuahuas... Les hanches souffrantes des chiens trop lourds, comme le bouvier bernois, nouveau symbole de l'UDC. Je ne sais pas s'ils ont bien choisi. Le bouvier, il faut l'amener tout le temps chez le vétérinaire. Il a presque doublé

de poids et de taille, c'est un pauvre animal surdimensionné. La sélection traditionnelle est un domaine peu contrôlé sur le plan éthique – une première loi a récemment été votée...

Amis du chien, cousins du singe, sommes-nous en train de prendre conscience que nous appartenons au règne animal au même titre que le poulpe et le protozoaire?

Je n'en suis pas certain. Parce qu'il y a aussi une déconnexion avec le règne animal. L'immense majorité des humains vivent dans des villes. Ils n'ont aucun contact avec les animaux, hormis parfois une mouche qui entre par la fenêtre et sème l'épouvante. Au Québec, j'ai lu des articles sur la terreur suscitée par les perce-oreilles témoignant d'une méconnaissance absolue. Au Québec, les insectes, mille-pattes et araignées s'appellent tous «bibittes», il n'y a même plus de mots pour les désigner. Or, on peut très bien vivre avec beaucoup de mouches et de chironomes dans la maison. C'est plutôt joli de les voir circuler autour de la lampe. Curieusement, on assiste depuis quinze ou vingt ans à un effondrement des populations d'insectes, peut-être lié aux néonicotinoïdes, une classe de pesticides qui seraient environ mille fois plus actifs que le traditionnel DDT, désormais interdit. En tout cas, les papillons de nuit se font rares dans les maisons et il n'y a quasiment plus rien qui tourne autour des lampadaires en été. Cette manifestation d'un environne-

ment au plus mal ne suscite guère d'inquiétude. On va peut-être se prendre de sympathie pour un lézard, mais pas pour les écosystèmes. On va chérir un chien, une souris, un cobaye ou un poisson rouge, très bien. Mais je ne crois pas qu'il y ait de compassion pour les papillons de nuit...

Les mauvais traitements que nous infligeons aux animaux ne provoquent-ils pas un dégoût qui s'exprime notamment pas la montée du végétarisme?

On sait à présent que les animaux sont sensibles. Cette espèce de mur de Berlin qui séparait les hommes et les animaux est tombé. On est forcé de penser différemment, de respecter ceux qui fournissent de la viande. On privilégie le bio, on dénonce les conditions de détention. Dans la pharma, on faisait des expériences animales sans aucun état d'âme. Maintenant, on les limite au maximum. On sait qu'un cochon, ce n'est pas que du jambon. Il ressent des émotions qu'il communique à ses voisins – bon. Cela, tout le monde le savait dans les boucheries de village quand on égorgait le cochon, mais aujourd'hui on ne voit plus jamais une bête se faire saigner. La viande est devenue totalement abstraite. Et tellement insipide qu'il est difficile de la distinguer d'un truc au soja.

Le rapport ambivalent de l'homme et de la bête ne se cristallise-t-il pas avec le retour du loup dans nos campagnes?

C'est le paradoxe du loup. Une histoire extraordinaire! Il y a 30 000 ans, on domestique un animal, un seul: le loup. Vingt mille ans plus tard, ce brave loup nous donne l'idée de domestiquer d'autres animaux – on bricole le cochon, l'âne, la chèvre, le mouton, la poule. Et le chien protégera les troupeaux. Le pauvre loup devient alors le nuisible qui mange les animaux domestiqués. On l'élimine. On l'envoie dans les confins hostiles, en Roumanie, en Sibérie, au fond du Canada... Le voilà de retour après un parcours incroyable. Et désormais il symbolise la sauvagerie, lui qui a été le premier à se rapprocher de l'homme... C'est d'une injustice épouvantable!

L'être humain pourrait-il vivre sans animaux? Ou «mourrait-il d'une grande solitude de l'esprit», comme le prophétisait le chef Seattle?

Je pense que l'on ressent une immense solitude de l'esprit sans les animaux. C'est une source d'inspiration extraordinaire. La preuve, c'est qu'en milieu urbain et jusque dans les EMS, le moindre animal prend une importance extraordinaire. Le petit cobaye, le pauvre canari en cage constituent le seul lien avec la nature. Une borne informatique, un jeu vidéo ou un robot Nao, fût-il doté de compétences émotionnelles, ne remplaceront jamais le besoin d'avoir un petit poisson dans un aquarium. Le lien avec le vivant est essentiel. **Propos recueillis par A. Dn**

La part d’homme en eux

> **Sciences** Le rire, l'apprentissage, l'empathie, tout cela existe chez les animaux

> Que reste-t-il alors du propre de l’homme?

Pascaline Minet

Il est loin le temps où, comme Descartes, on assimilait l’animal à une machine et où l’on plaçait l’être humain dans une catégorie à part du vivant. L’étude du comportement des animaux – une discipline appelée éthologie – a peu à peu révélé leurs formidables capacités et nous amène aujourd’hui à questionner ce qui constitue le «propre de l’homme». Rire, empathie, langage et même culture: selon les études scientifiques les plus récentes, ces caractéristiques sont loin d’être des exclusivités humaines.

Empathique comme... l’éléphant

Que fait un éléphant lorsqu’un de ses congénères est apeuré? Il le réconforte, en gazouillant et en lui caressant le dos à l’aide de sa trompe. Un tel comportement a été observé à de multiples reprises par des scientifiques dans un parc naturel en Thaïlande. Il témoigne d’une compétence rare: celle de se mettre à la place de l’autre, de ressentir ce qu’il ressent et d’agir en conséquence. En d’autres termes, de faire preuve d’empathie.

Cette capacité, qu’on a longtemps crue réservée à l’être humain, semble particulièrement développée chez les éléphants. Les pachydermes adoptent parfois de jeunes animaux orphelins et viennent en aide à ceux qui, tombés dans un trou ou embourbés, se trouvent en mauvaise posture. Plus étonnant encore, les éléphants réagissent fortement face à la mort d’un de leurs congénères. Ils essaient de le redresser, lui apportent de la nourriture, puis une fois assurés que l’animal est bien décédé, le couvrent de végé-



Le mone de Campbell possède une ébauche de syntaxe, alors que le rat rit, que la mésange transmet et que l’éléphant peut adopter des animaux orphelins.

tation. Les seuls autres animaux qui adoptent des comportements aussi sophistiqués devant un compagnon décédé sont les chimpanzés.

Les grands singes ne sont d’ailleurs pas en reste lorsqu’il s’agit d’altruisme. Les éthologues rapportent de nombreux cas de chimpanzés ou de bonobos protégeant des compagnons malades, orphelins ou handicapés. Les singes rhésus préfèrent se laisser mourir de faim plutôt que d’inflir-

ger une décharge électrique à un de leurs congénères. Les spécialistes estiment que si l’empathie s’est ainsi développée chez ces animaux, c’est parce qu’ils vivent comme nous dans des sociétés complexes, dont le fonctionnement nécessite coopération et entraide.

Traditionnelle comme... la mésange charbonnière

Prenez une mésange charbonnière et apprenez-lui le dispositif

permettant d’ouvrir, à l’aide de son bec, une boîte contenant un bon repas (des vers de terre frais). Ayant compris la technique d’ouverture et son intérêt, l’oiseau va répandre la bonne nouvelle parmi ses congénères: quelques jours plus tard, la majorité des mésanges du quartier sauront ouvrir la boîte. Mieux encore, la méthode va se transmettre à travers les générations suivantes; les jeunes mésanges, après avoir appris auprès de leurs aînées comment accéder à la nourriture, perpétueront la tradition.

Les résultats de cette expérience, publiés il y a quelques semaines dans la revue scientifique *Nature*, montrent que des normes culturelles peuvent se constituer chez les mésanges et persister à travers leur descendance. Cette capacité, qui constitue un des piliers des sociétés humaines, n’avait jusqu’alors été observée que chez des singes. L’un des cas les plus fameux est celui de la femelle macaque Imo, résidente de l’île japonaise de Koshima, qui fut la première en 1953 à nettoyer dans l’eau une patate couverte de sable, avant de la manger. Dix ans plus tard, les trois quarts des macaques de Koshima utilisaient la même technique! Plus récemment, des chercheurs français ont montré que des babouins entraînés à jouer à un jeu

de mémorisation s’amélioraient de génération en génération. De multiples exemples de traditions locales, liées notamment à l’usage d’outils, ont par ailleurs été mis en évidence dans des populations sauvages de chimpanzés et d’orangs-outans.

Bavard comme... le mone de Campbell

«Boum-boum!» crie le mone de Campbell lorsque la nuit tombe et qu’il veut rassembler sa troupe. «Krak!» s’exclame ce petit singe des forêts d’Afrique de l’Ouest, lorsqu’il voit s’approcher un léopard et qu’il souhaite prévenir ses compagnons. «Hok!» profère-t-il encore à la vue d’un aigle. L’animal combine parfois également plusieurs de cris de base, pour former des sortes de «phrases» à la signification nouvelle. Ces observations, réalisées par le primatologue de l’Université de Neuchâtel Klaus Zuberbühler dans le parc national de Taï, en Côte d’Ivoire, font du mone de Campbell un des rares animaux à posséder des mots, voire – cela fait toujours débat parmi les spécialistes – une ébauche de syntaxe.

L’échange de vocalisations dotées d’un sens précis n’est donc pas l’apanage de l’être humain. Cette compétence a aussi été documentée chez d’autres singes, tel le macaque rhésus, et chez cer-



tains oiseaux, dont... la poule domestique. De leur côté, les perroquets sont capables de prononcer des mots humains et de comprendre les concepts auxquels ils se rattachent. Quant au chien, il possède toutes sortes d’abolements différents, qu’il module en fonction du contexte. Enfin, les sifflements des dauphins constitueraient des signatures individuelles leur permettant de s’identifier à distance. Autant d’indices qui suggèrent que, même si l’être humain est passé maître en la matière, il n’est pas le seul animal doté d’un langage.

Rieur comme... le rat

Lorsqu’on chatouille un rat, il se met à rire. Ou, plutôt, à émettre des gazouillis sous forme d’ultrasons d’une fréquence de 50 kHz, qu’il produit aussi lorsqu’il joue avec ses congénères. Les rats chatouillés par des chercheurs s’attachent à eux et en redemandent.

Le «test des chatouillis» est un des seuls moyens de tester l’existence du rire au sein d’une espèce animale, sans savoir a priori quelle forme il prendra. Ce test a montré que les primates rient eux aussi, mais pas forcément de la même manière que nous. Seuls les chimpanzés et les bonobos émettent des sons et adoptent des mimiques qui rappellent le rire humain – pas étonnant, lorsqu’on sait qu’il s’agit des deux animaux les plus proches de nous d’un point de vue génétique.

En revanche, sans comprendre exactement les raisons qui poussent ces différents animaux à rire, il est difficile de prouver qu’ils disposent d’un sens de l’humour... Ce dernier serait-il un des derniers bastions de notre humanité?

Comment se doter d’un superpouvoir animal

> **Science-fiction** Se surpasser en s’hybridant avec d’autres espèces? On en rêve depuis toujours. Aujourd’hui, on peut...

Méthode Spider-Man, méthode Batman: faites votre choix. Ce sont les deux options qui s’offrent – théoriquement – aux humains qui souhaiteraient augmenter les possibilités de leur corps en empruntant des facultés aux autres animaux. La première option est radicale et irréversible: elle consiste à s’hybrider – comme cela arrive au jeune Peter Parker, dont la morsure d’une araignée ra-

dioactive entame la transformation en Spider-Man.

On en rêve, à vrai dire, depuis toujours. Une femme à tête de lionne et un homme-bison sont unis depuis quelque 30 000 ans sur un bout de roche de la grotte Chauvet, dans les gorges de l’Ardèche. Plus près de nos jours, le dénommé Ilya Ivanovich Ivanov tenta (en vain) d’hybrider humains et grands singes par l’insémination artificielle d’un certain nombre de femelles chimpanzés et orangs-outans, dans l’Union soviétique des années 1920. Aujourd’hui, des embryons hybrides sont produits dans des labos çà et là, de façon éphémère, pour des raisons biomédicales. Mais on s’y prend là à l’envers, modifiant l’animal plutôt que l’humain: c’est une autre histoire.

On peut aussi faire les choses autrement: réparer ou accroître les

facultés humaines en imitant celles d’une autre espèce. Une chauve-souris s’introduit par une fenêtre dans un manoir – et le jeune châtelain Bruce Wayne décide de devenir Batman... Dans la vraie vie, le Texan Peyton Rowlands, ingénieur amateur, a lancé en 2013 un projet visant à «augmenter la vision humaine pour voir dans le spectre proche infrarouge à travers la formation de porphyrine, le complexe protéinique qui permet la vision infrarouge aux poissons d’eau douce». Méthode: se priver de vitamine A1 et se doper à la vitamine A2 pour modifier le métabolisme de la rétine. Objectif: voir la nuit... Moins invasif, le dispositif mis au point par Elliot Hawkes, ingénieur à Stanford spécialisé en biomimétisme, permet à son inventeur de grimper aux vitres comme un gecko (LT du 12.12.2014).

Au rayon imitation, la technique la plus spectaculaire est sans doute celle développée par le Californien Daniel Kish, aveugle depuis la petite enfance, psychologue du développement, célèbre par le magazine *National Geographic* comme «l’homme chauve-souris». Comme d’autres espèces qui se repèrent à l’ouïe (dauphins, orques, musaraignes, quelques oiseaux), ces mammifères volants utilisent en effet une faculté appelée «écholocalisation»: on fait des petits bruits, on écoute l’écho rendu par l’environnement, on se représente ainsi l’espace où on évolue. Daniel Kish et les non-voyants formés par son organisation, World Access for the Blind, s’y prennent, eux, en faisant claquer la langue contre le palais. Une image sonore du monde, un clic à la fois.

Nic Ulmi

Ils ont marqué 2014



Zottel, la mascotte de l’UDC, au placard

C’est ce qu’on appelle une bête politique. Pourtant, le 14 octobre dernier, Zottel, le bouc nain porte-bonheur de l’UDC, est congédié, mis à la retraite et

remplacé par Willy, un bouvier bernois en peluche. «Symbole de la liberté, de l’indépendance et de l’intrépidité de la Suisse», le caprin avait été kidnappé en 2011 par un groupe antifasciste qui l’avait transformé en mouton noir. **M.-C. M.**

ART CONTEMPORAIN COLLECTION #08



© PROLITTERIS

Pour la troisième année, Le Temps est partenaire des New Heads-Fondation BNP Paribas Art Awards, qui récompensent de récents diplômés de la Haute Ecole d'art et de design – Genève.

Ramaya Tegegne a été choisie parmi les quatre lauréats 2014 pour réaliser une œuvre originale, «Picabias».

L'artiste a travaillé à partir d'une photographie publiée dans le catalogue d'une exposition sur Dada au Centre Pompidou. Son art consiste à reproduire pour donner une nouvelle vie à des performances, des images et des textes qu'elle choisit dans de longues explorations à travers l'art d'hier et d'aujourd'hui. Elle est une passeuse.

Sur l'image choisie ici, André Breton, en homme-sandwich, porte une pancarte sur laquelle est inscrite une semonce de Francis Picabia qui incite à la découverte.

Avant de prendre la voie des arts, Ramaya Tegegne a fait des études de graphisme. Elle aime ce qui s'édite, se multiplie et donc se partage.

Cette impression risographique, au format 41 x 28 cm, sur papier Environment FSC® Quest White 270 g/m², numérotée et signée, est présentée dans un cartable. Le tirage est limité à 50 exemplaires.

Abonnés	CHF 200.–
Non-abonnés	CHF 250.–
TVA incluse	
Frais de livraison	CHF 17.–

Cette œuvre exclusive peut être commandée sous www.letemps.ch/art ou par téléphone au 00 8000 155 91 92.
Les souscriptions sont enregistrées par ordre d'arrivée et prises en compte après réception du paiement (carte de crédit ou sur demande par facture).
Envoi de l'œuvre dès le 23 décembre.

LE TEMPS
MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE

Des animaux derrière les barreaux

> Thérapie

A la maison d'arrêt de Strasbourg, Patricia Arnoux anime depuis quatre ans un programme de médiation animale. Des chiens et des cochons d'Inde redonnent un peu d'humanité aux détenus

Julie Conti STRASBOURG

Manu plonge son visage barbu dans la fourrure délicate de la petite Gomme. Nez contre truffe, il lui murmure des douceurs, lui tripatouille les oreilles. Craintive en début de séance, la chienne Cavalier King Charles commence à se détendre. «Elle vient d'un refuge et elle a dû appartenir à quelqu'un de violent, dit Manu. Il devait boire, tout ça...»

Nous sommes dans la maison d'arrêt de Strasbourg. Dans une petite salle tapissée de lino jaune et entourée de barreaux, la séance de médiation animale commence. Trois détenus discutent en câlinant la chienne et une perruche calopsitte répondant au nom de Capsule. Patricia Arnoux relance le débat et fait tourner les animaux.

Manu a grandi dans une famille d'alcooliques. Lui-même buvait déjà à l'école primaire. Il s'est construit en prison, au gré de ses 25 condamnations pour des bagarres. A la maison d'arrêt, il attend son jugement pour tentative de meurtre. «J'en ai marre, mais quand je suis dehors, la prison me manque, dit-il. Pour moi, l'incarcération n'est plus une punition mais un besoin. J'ai pris trop l'habitude. En plus, c'est le seul endroit où je parviens à arrêter de boire.» Manu raconte une vie d'assisté, auprès de gardiens qui lui apportent à manger et lui disent quand sortir ou se lever. Alors, s'occuper d'un animal, dit-il, ça le



Dominic et Manu durant une séance de groupe avec la perruche calopsitte Capsule et la chienne Gomme. Les détenus se retrouvent une fois par semaine durant une heure avec Patricia Arnoux et ses animaux.

responsabilise. «Le chien ne me juge pas et sent tout de suite dans quel état d'esprit je me trouve. Si je ne suis pas bien, il ne vient pas. Cela me pousse à me remettre en question.»

Plus réservé, le grand Dominic donne des graines à la perruche. Depuis qu'il a découvert la médiation animale, il a déjà fait tourner plusieurs pétitions en sa faveur. «Les animaux n'ont pas la langue fourchue et on voit tout de suite s'ils vous aiment ou pas, dit-il. C'est une bonne thérapie de groupe.» Les trois détenus parlent de l'alcool, de leur passé, de la meilleure façon d'éduquer un chien. Les confidences se bousculent.

Apaiser les tensions et commencer un travail de thérapie, telle est la mission de Patricia Arnoux dans cette maison d'arrêt où plus de 700 détenus attendent avec anxiété leur jugement, leur transfert ou leur libération. Elle l'a commencée en 2008 alors que l'administration pénitentiaire était montrée du doigt après une vague de suicides de prisonniers mineurs. La directrice de l'époque n'était pas enthousiaste, mais a pris le risque de lancer cette thérapie, novatrice dans le système carcéral français. Aujourd'hui, le directeur, Alain Reymond, est enthousiaste: «Cette action un peu originale visait à lutter contre le

suicide, mais elle s'est étendue à d'autres problématiques comme l'agressivité, l'isolement, l'addiction ou le manque d'hygiène. Toutes les conséquences destructurantes de l'incarcération sont traitées. Les détenus ont un rapport de défiance envers notre personnel, nous appartenons au système qui les a fait enfermer. Mais les animaux permettent de contourner ce problème et de désinhiber les personnes.»

Ce jour-là, le major Pracin discute justement avec Patricia Arnoux. Responsable de l'étage des arrivants, il aimerait pouvoir orienter certains détenus vers la médiation animale le plus tôt pos-

sible. «Ce serait bien pour ceux qui vivent leur premier séjour en prison, dit-il. Car ils subissent un choc. Certains se renferment et ne veulent plus sortir de leur cellule. C'est utile aussi pour ceux qui souffrent d'addiction, car pendant une heure au moins, ils pensent un peu à autre chose.» Le gardien se souvient d'un détenu australien surnommé Skippy, qui avait longtemps vécu dans la rue. Marginal au look de punk à chien, il en avait d'ailleurs possédé un; il passait son temps à fumer dans sa cellule et refusait toute thérapie. La médiation animale est devenue sa bulle d'air. «Il pouvait être prêt à exploser, mais après sa séance, il

ressortait toujours apaisé, dit-il. Il ne venait que pour les animaux, mais c'était devenu pour lui un lieu de parole.»

Tous les gardiens ne se sont pas montrés enthousiastes pour la médiation animale. Pour certains, il n'est pas opportun d'offrir des moments de plaisir à des détenus. Une autre affaire a cristallisé les critiques: les premiers locaux accueillant des animaux ont été créés au B1, l'étage réservé aux prévenus jugés pour des affaires de mœurs, le plus souvent des viols. Ceux qu'on surnomme les «pointeurs» sont considérés comme la lie de la prison et isolés des autres détenus. Leur offrir un

Ils ont marqué
2014



Marius, le girafon autopsié en public

Malgré de nombreuses protestations, l'indignation de toute la blogosphère et l'offre d'un particulier qui proposait de le racheter pour 270 000 euros, Marius, un girafon de 1 an et demi, a été abattu le 7 février au zoo de Copenhague, puis autopsié en public, dépecé et livré en pâture aux fauves. Pourquoi une telle cruauté alors que l'animal était en parfaite santé? Pour éviter la consanguinité, son patrimoine génétique n'étant pas suffisamment original. **M.-C. M.**

> **Respect** Que veut dire aimer les bêtes? Ecuyère, propriétaire de bichon, amateur de corrida et militante répondent

Eveline Kuhn, flûtiste suisse-américaine amoureuse de son chien

Elle partage sa vie avec son mari et un bichon maltais très bien élevé.

«Bien sûr je me souviens de sa date de naissance, et du jour où nous sommes allés le chercher chez l'éleveur, à deux heures de voiture de New York, il y a onze ans. Depuis, il ne nous a quasiment jamais quittés. Il est très intelligent et fait tout avec nous. Comme artistes nous voyageons beaucoup; dès que nous ouvrons Internet pour faire une réservation d'hôtel ou d'avion c'est comme s'il le devinait, il devient tout excité et se précipite dans son

panier de voyage. Pendant les déplacements, il est incroyablement calme, il peut passer dix heures dans son panier sans bouger, les autres voyageurs ne le remarquent même pas. Comme il est tout petit, on peut même tricher et l'amener au restaurant, caché sous notre table. Il est allé au Texas, en Floride, en Californie, en Suisse bien sûr. Il assiste à nos répétitions, mais reste dans la loge pendant les concerts. Nous avons acheté un sac à dos pour le porter quand nous faisons de la randonnée dans les Alpes; l'été dernier, il est monté à 3300 mètres! Il est aussi très fort pour reconnaître les voix, au téléphone, dans notre immeuble. Sa meilleure amie est notre voisine, une chanteuse du Metropolitan Opera, qui lui dit toujours bonjour quand elle passe devant notre porte.

A New York, les gens sont fous de leurs chiens. Il y a des spas pour chiens, des psychologues pour chiens, des taxis pour chiens – quand vous travaillez trop longtemps au bureau, ces taxis vont chercher vos animaux de compa-

gnie et vous les amènent. Il y a aussi des personnes que vous pouvez embaucher pour promener votre chien – mais nous nous sommes toujours arrangés depuis onze ans pour nous en occuper seuls, pour le sortir trois fois par jour, tous les matins, en début d'après-midi et le soir. Le reste du temps il fait ce qu'il veut à la maison, il peut aller partout, c'est chez lui – d'ailleurs il dort dans notre lit. Il faut dire qu'il est très propre, il ne perd pas ses poils, je lui donne des bains dans l'évier et chaque fois qu'il sort, nous lui lavons soigneusement les pattes en rentrant, avec de l'eau et du savon. Nous le traitons plus comme un humain, alors que les chiens de ma famille en Suisse sont traités comme des animaux. La seule fois où il est resté treize jours sans nous, ma belle-mère, qui le connaît bien, a dû amener Snowy chez le vétérinaire car il ne mangeait plus: il faisait une petite dépression.»

Tiffany Tchang, géologue et militante à Pour l'égalité animale
«C'est ma colocataire qui m'a

fait découvrir l'association LausAnimaliste, aujourd'hui devenue Pour l'égalité animale (PEA), à 21 ans. Elle m'a emmenée à une manifestation contre l'exploitation des animaux au cirque Knie et j'en ai pleuré. Déjà à 5 ans, j'avais été choquée de voir les lions en cage au cirque et j'avais refusé d'y retourner. Depuis ce jour, je ne peux plus manger de barbe à papa.

Je suis végétalienne. Je ne mange rien qui vient de l'exploitation des animaux et je ne porte ni cuir ni laine. Dans les sociétés développées, on peut utiliser plein de tissus alternatifs. C'est juste une habitude à prendre. Je pense qu'on est en meilleure santé quand on ne mange pas de viande, car on fait plus attention à la manière dont on se nourrit.

Au début, mes amis me disaient que j'allais manquer de protéines ou de fer, ils disaient aussi que l'homme est omnivore, mais cela ne veut pas dire qu'il faut manger de tout. C'était difficile de devoir tout le temps se justifier, mais quand on sait ce qu'un animal su-



Le local des animaux de l'étage B1. **Les tourterelles, le canari et le diamant mandarin** sont tous les jours lâchés en liberté dans la salle par les détenus.



privège a été mal perçu. «Ce sont ceux qui passent le plus de temps ici, explique Patricia Arnoux. C'est pour cela qu'il était intéressant de travailler avec eux. C'est aussi à cet étage que nous avons trouvé des locaux disponibles.»

A la maison d'arrêt, la médiation animale s'opère de deux fa-

çons. Patricia Arnoux mène des séances de groupe et individuelles. Ainsi, Manu, Mehdi et Dominic se réunissent chaque semaine durant une heure autour de Gomme et ses compagnons. De plus, trois locaux accueillent une vingtaine d'animaux qui vivent en permanence dans la prison. Ces

oiseaux, cochons d'Inde ou furets ont été victimes de maltraitance et placés ici par une association. Des détenus qui le demandent peuvent être nommés responsables d'un animal et passent alors une heure par jour à s'en occuper. Jacky soigne Charly, le chinchilla. «Dehors», il a possédé des mou-

tons, des lapins et des chevaux, mais il a dû les vendre. «Les animaux m'apaisent, dit-il. Ils m'aident à garder le moral alors que ma famille me manque beaucoup. La médiation animale est très importante. Vous savez, on dit que ceux qui n'aiment pas les animaux n'aiment pas les gens.»

chacun l'interprète à sa façon. Témoignages

bit, ça motive.

Mes parents ont compris que je devienne végétarienne, mais mon activisme les a gênés au début. Ils avaient peur que je sois tombée dans une espèce de secte. Je passe environ dix heures par semaine à militer avec l'association: nous préparons des actions, écrivons les communiqués de presse ou des brochures, mais surtout nous descendons dans la rue pour informer les gens. L'organisation du mois végane en novembre à Genève et à Lausanne nous a pris beaucoup de temps. Et là, nous commençons à préparer la marche pour la fin du spécisme qui aura lieu à Toronto, à Los Angeles, en Turquie et à Genève en août prochain. En ce moment, nous militons aussi contre la fourrure et le foie gras. Quand je vois des animaux maltraités et tués, ça me fait bouillir intérieurement. J'y pense presque tout le temps. Quand je vois un œuf, j' imagine les poussins mâles broyés vivants. C'est ce qu'ils font dans les élevages de poules pondeuses.

J'ai une chienne, une croisée

berger. Je l'ai adoptée grâce à une association qui récupère les chiens errants en Roumanie. Là-bas, ils sont tués. Avec ma colocataire, nous avons également un autre chien et trois chats. Nous avons aussi eu des lapins et des rats sauvés de l'élevage et de l'expérimentation animale.

J'ai monté à cheval, j'ai même fait de la compétition. Ici, je n'en avais pas un à moi, je donnais un coup de main à des propriétaires. Je ne voulais plus dominer les chevaux et j'ai compris que leur mettre des fers ou un mors dans la bouche était de la torture. Alors, je les promenais à la main, mais j'ai arrêté. Ça me prenait beaucoup de temps et je voulais consacrer mon énergie à tous les animaux.»

Patricia Segura, écuillère à Versoix (GE)

«Les animaux ont toujours occupé une place dominante dans ma vie. Enfant, j'ai harcelé ma mère pendant des années pour avoir un chien. A 15 ans, j'en ai eu petit croisé bedlington terrier. C'était mon meilleur ami, il a tout

traversé avec moi. Ensuite, j'ai eu un border collie qui s'appelait Ted, et aujourd'hui un jack russel, nommé Minus. Mes chiens me suivent partout, j'ai la chance que mon métier le permette.

Comme je voulais être proche des animaux, le seul sport qui m'a toujours attiré était le poney, que j'ai commencé à 7 ans. J'aimais le sport, mais surtout passer du temps à brosser l'animal et à m'en occuper. Ça a tout de suite été passionnel.

Aujourd'hui, je suis la pire des professionnels car j'ai de la peine à vendre mes chevaux. Quand ils m'ont beaucoup donné, je n'arrive pas à gagner de l'argent sur leur dos et à les envoyer ailleurs. Mais je n'ai pas le même rapport avec eux qu'avec mon chien. Jamais je ne vendrais mon chien, alors que je ne l'exclus pas pour un cheval.

Je ne considère plus les chevaux comme mes amis comme quand j'avais 7 ans, mais je ne les aime pas moins. Leur bien-être passe avant la compétition. Il est très important de tenir compte de leurs moyens et de leurs qualités, sinon,

on risque de les blesser ou de glisser vers des méthodes de préparation douteuses.

J'ai un rapport différent avec mes chevaux selon que je suis à pied ou sur leur dos. A pied, ils ne me respectent pas du tout et cela fait beaucoup rire ma groom. Je les laisse un peu me marcher sur les pieds. Je leur donne une carotte avant de partir, j'ai le même rapport avec eux que les amateurs. Sur leur dos, j'exige beaucoup plus de respect. Je leur demande de fournir un travail important, même si je cherche à l'obtenir avec du feeling et pas par la force. Je ne cherche pas à les soumettre, mais quand je demande quelque chose qu'ils savent faire, ils doivent s'exécuter.

Les chevaux sont tous différents. Il faut les vouvoyer, essayer de les comprendre, chercher comment ils fonctionnent. Le sport m'attire aussi car il nous pousse à rechercher cette complicité. En piste, il n'y a plus que lui et toi, et quand un cheval te donne tout, que ce soit sur 1 m ou 1 m50, c'est une sensation extraordinaire.»

Jurassien qui souhaite rester anonyme, amateur de corrida

«J'ai découvert tard la corrida, dans ma quarantaine. Je me suis beaucoup intéressé au théâtre et j'avais une curiosité inquiète pour la corrida, le seul spectacle culturel où la mort n'est pas une métaphore, je voulais m'y confronter. Je m'étais préparé avant d'y aller, j'ai beaucoup lu les chroniques de Jacques Durand dans *Libération* et de Francis Marmade dans *Le Monde*, hélas aujourd'hui disparues. Il y a Picasso, Hemingway... J'ai profité de vacances dans le sud de la France en famille pour me rendre dans une petite arène de 3e catégorie, seul, personne n'ayant voulu m'accompagner. Je voulais être le plus haut possible à cause de mon inquiétude, de mon incertitude. Mais pour le dernier taureau, j'étais dans les premiers rangs. Je suis rentré seul, dans la nuit, personne ne m'a demandé de raconter, dans une incuriosité partisane. Alors que la palabre dans les bars à aficionados est une des plus belles choses qui

soient! Mais je savais que la corrida serait un plaisir solitaire et impopulaire.

Il y a une esthétique, une stylistique de la corrida, c'est un art à l'ancienne, un spectacle inédit et un peu archaïque, supportant mal la captation, comme le théâtre, et ce côté éphémère me plaît. Les taureaux ont été élevés pour cela, c'est la raison d'exister de ces bêtes sauvages, ce sont des tueurs. Il y a une mise en danger du taureau et de l'homme, la corrida c'est l'art de dominer la bête, il y a des blessures de sang. Ce que je pense de la corrida portugaise [ndlr: où il n'y a pas de mise à mort]? C'est de la virtuosité, du cirque... La vraie corrida, c'est de la tension, de la concentration, de l'apprentissage. J'ai emmené une fois mes enfants, adolescents. Ils ont aimé.

Vous ne donnez pas mon nom, hein, parce que sinon les anti-corrida vont me tomber dessus, le mouvement animaliste est très manichéen et très organisé, je vais être bombardé de mails...»

Propos recueillis par Julie Conti et Catherine Frammery

Ils ont marqué 2014



Le selfie du macaque

En 2011, lors d'un reportage en Indonésie, le photographe David Slater se fait voler son appareil par une femelle macaque qui s'amuse à se tirer le portrait, puis lui rend l'appareil. Les clichés ont fait le tour des médias mais quand Wikipédia reprend l'image pour illustrer la rubrique macaque, David Slater exige son retrait. Refus de l'encyclopédie qui affirme que l'auteur des clichés, ce n'est pas lui, mais le singe. Le bureau des copyrights a donné raison à Wikipédia. **M.-C. M.**

Didier balaie le sol avec application. Il soigne Hekel et Jekel, le canari et le diamant mandarin qui partagent la même cage et volent pour l'instant librement dans le local en compagnie des tourterelles. «Nous pouvons demander conseil à Patricia, mais c'est à nous d'assumer les animaux, dit-il. Nous donner cette responsabilité revient à nous refaire un peu confiance et ça nous réinsère.» Didier aime aussi décrire son travail auprès des oiseaux à ses neveux et nièces. Car, dans la vie monotone et triste d'une prison, il est parfois difficile de trouver quelque chose à raconter au parloir.

Le local des animaux du B1 ne ferait pas rêver quelqu'un du «dehors». Les cages sont propres et spacieuses, mais le lieu en lui-même ressemble plus à une animalerie qu'on aurait oublié de décorer qu'à une réserve naturelle. Pourtant, entre ces murs zébrés de couloirs étroits où résonne le cliquetis des portes qui s'ouvrent et se ferment et piquetés de cellules minuscules et sombres, la pièce prend une autre dimension. Sur une affiche, des anciens détenus ont écrit «Les prémices du paradis», avec le dessin d'un oiseau juché sur un nuage et leurs noms de chaque côté.

Alors qu'elle est pratiquée avec succès depuis quatre ans à la maison d'arrêt de Strasbourg, la médiation animale n'est vraiment intégrée dans aucun budget. L'institution prend en charge un tiers des coûts qui se montent à 33 000 euros par an; Patricia Ar-

noux essaie de faire financer le reste par des fonds publics ou privés. «Tout le monde trouve ce travail formidable, mais personne ne se sent vraiment concerné», remarque Alain Reymond. «C'est difficile de mesurer les effets de la médiation animale, mais il est important que les détenus commencent un travail en profondeur sur eux-mêmes, même si la plupart ne passent que quelques mois ici. Nous avons un problème de récidive que nous essayons de résoudre avec plein d'actions peu efficaces, alors nous avons intérêt à lutter avec des moyens un peu originaux.»

Patricia Arnoux reconnaît que Gomme et Capsule n'apportent pas des réponses à tout, mais son travail, dit-elle, a le mérite de se préoccuper du lien, à l'animal ou à l'autre. Certains détenus lui écrivent après leur départ, pour la remercier ou prendre des nouvelles de leur lapin. Un livre qui vient de paraître, *Des animaux pour redevenir des hommes*, rassemble certains de ces témoignages, comme celui de ce père de famille: «Moi, j'ai repris contact avec mon fils; je lui ai envoyé la photo que vous avez faite de moi et mon cochon d'Inde et il m'a répondu... Cela faisait deux ans que je n'osais plus lui parler. Je ne savais pas s'il voulait encore de moi comme papa braqueur! Je ne savais pas comment renouer ce lien avec lui; mon animal m'a permis de faire ce premier pas, de me redonner un autre visage et de me rassurer. J'étais toujours son papa, malgré les barreaux.»

Des perles aux cochons



Les cochons suisses, désormais, disposeront de plus d'espace.

> **Protection animale**
Les porcheries suisses ont jusqu'à 2018 pour s'adapter à de nouvelles normes

> **Un cochon heureux**
est un cochon propre

Magalie Goumaz

Pas un bruit, juste une légère odeur. Pourtant, sous le toit de cette porcherie construite entre champs et bois, dans la campagne fribourgeoise, près de mille porcs festoient. Ils sont là pour ça: manger et grossir. A leur arrivée, ils pèsent environ 25 kilos. Trois mois plus tard, ils en font plus de 100 et partent pour l'abattoir.

En principe, les détenteurs de porcs n'aiment pas «recevoir». Il faut dire que les temps sont durs. Régulièrement, des photos circulent montrant des bêtes blessées, sales, entassées, hagardes. Cet automne, un rapport de Tier im

Fokus a révélé cette réalité dans plusieurs cantons. Mais la loi suisse sur la protection des animaux améliorera bientôt la situation. Les porcheries ont jusqu'à 2018 pour s'adapter à de nouvelles normes plus conformes au bien-être de l'animal. Le porc disposera alors de davantage de surface, ce qui permettra de maintenir une aire de repos sèche et sans excréments.

Dans notre porcherie fribourgeoise labellisée, tout ça est déjà fait. Les alentours aussi sont propres en ordre. Des rideaux de dentelle d'un blanc immaculé ont même été posés aux fenêtres du local qui fait office de bureau au porcher. Peu après 14 heures, Laurent Brahier arrive d'ailleurs avec le petit-lait frais du jour, qui sera mélangé avec des céréales afin de nourrir tout ce petit monde, réparti dans deux longues rangées de boxes pouvant abriter jusqu'à 34 porcs chacun. Précaution d'usage avant de franchir la porte: ne pas parler trop fort, pour ne pas effrayer la tribu et provoquer des blessures. Peine perdue. Les porcs filent se cacher, avant de revenir lentement, groin en avant, oreilles pendantes, pour montrer qu'ils savent se tenir, ne se roulent

pas dans les excréments sauf circonstances atténuantes et ne passent pas leur temps à mordre la première queue tire-bouchonnée qui passe.

«Voici le balcon, la cuisine et la chambre à coucher», lance avec fierté Fritz Glauser, président de la société de fromagerie de Châtonnaye propriétaire de cette porcherie, en expliquant le fonctionnement d'un box. Le balcon, c'est la surface à l'air libre où le cochon fait ses besoins, prend l'air, voit le ciel et ses voisins à travers les barrières. A la cuisine, il mange avec ses camarades de chambrée. Il accède librement à l'intérieur pour se protéger du soleil, des intempéries ou se vautrer dans sa litière de paille, maintenue à une température agréable tout au long de l'année grâce au chauffage au sol. Quotidiennement, lorsqu'il nettoie les boxes, Laurent Brahier en profite pour vérifier qu'aucun animal n'est blessé ou malade. «C'est vrai qu'on ne s'attache pas à un porc comme à une vache. Le porc n'est là que trois mois avant de repartir. Mais quand on choisit de travailler avec des bêtes, on les aime forcément», glisse-t-il.

Vétérinaire cantonal à Fribourg avant de rejoindre l'Office fédéral de la sécurité alimentaire et des affaires vétérinaires (OSAV), Fabien Loup en a cependant vu d'autres dans les campagnes. Car malheureusement, toutes les porcheries ne ressemblent pas à celles de Châtonnaye. «Concernant la détention de porcs, les exigences actuelles sont bien en dessous de ce que proposent d'autres pays européens en termes de surface par animal», explique-t-il. Il est donc plus que temps d'intervenir. De 0,65 mètre, la surface dont un porc dispose devra obligatoirement passer à 0,90 mètre en 2018, soit un tiers de plus. Le caillébotis intégral sera prohibé. Le caillébotis? Il s'agit d'un sol en béton, bois ou plastique perforé pour permettre l'écoulement des déjections. Bien pratique lorsque l'animal est confiné, mais qui ne lui permet pas de se reposer au sec. «Le cochon ne se roule pas naturellement

La Suisse pionnière

En Suisse, la loi sur la protection des animaux est parmi les plus sévères au monde. Elle aborde aussi bien l'expérimentation animale que la détention du cochon d'Inde. Entrée en vigueur en 2008, elle avait provoqué quelques incompréhensions. Les détenteurs de chiens se sont vus obligés de suivre une formation, les porcelets ne doivent plus être castrés sans anesthésie, les bovins doivent pouvoir sortir au minimum 30 jours durant les mois d'hiver, etc. Mais ces directives sont aujourd'hui largement admises. Les agriculteurs n'ont d'ailleurs pas le choix puisque le versement de paiements directs dépend de la bonne tenue des étables et du soin apporté aux animaux. La loi suit l'évolution des mentalités. Récemment, l'Office fédéral de la sécurité alimentaire et des affaires vétérinaires (OSAV) s'est ainsi intéressé au

sort du poisson Kangal, utilisé en médecine ou dans la cosmétique pour éliminer nos peaux mortes. Cet automne, l'administration fédérale a aussi précisé les conditions de détention de lamas et d'alpagas. Et elle vient, en collaboration avec l'Office fédéral de l'environnement, de le faire pour l'étourdissement et la mise à mort des poissons de petite taille ainsi que la remise à l'eau des poissons capturés. Fabien Loup, vétérinaire et chef du domaine de la protection des animaux domestiques et sauvages à l'OSAV, estime que l'aquaculture est un dossier d'avenir. Il fait remarquer que le rapport d'une commission d'éthique sur la souffrance du poisson a été très bien accueilli par le public. Ce qui ne veut pas dire que tout va bien dans le meilleur des mondes. L'OSAV va prochainement faire le bilan de la loi, ses effets et manquements. Le sujet est inépuisable. **M. Go.**

dans ses excréments. S'il le fait, c'est qu'il n'a pas d'autre choix.»

L'OSAV s'appuie sur les observations du Centre spécialisé dans la détention convenable des ruminants et des porcs de Tänikon, qui estime qu'un porc heureux est également un porc qui a de quoi s'occuper. Dans la nature, il passe son temps à fouiller le sol à la recherche de nourriture, raison pour laquelle il est déjà obligatoire depuis l'an dernier de lui offrir une occupation similaire avec de la paille, du fourrage grossier ou des matériaux adaptés.

«Si les Suisses étaient cohérents, ils devraient accepter de payer plus cher leurs côtelettes»

Evolution logique, mais qui ne va pas sans préoccuper les propriétaires de porcheries. Dans le canton de Vaud, l'association de promotion des métiers de la terre Prométerre prépare déjà les concernés à l'échéance de 2018. «Sur les 27 000 places dont nous disposons dans le canton, 20 000 ne sont pas aux futures normes, explique Pascal Rufer, en charge de ce dossier. Que va-t-il se passer?

Certains vont renoncer à cette activité, d'autres vont adapter l'installation existante ou essayer d'en construire une nouvelle.»

Pour Prométerre, 7000 places sont menacées dans le canton car le marché et le contexte ne sont pas propices à un investissement. Agrandir ou construire une nouvelle installation pour maintenir au moins la production actuelle? Dans les deux cas, il faudra convaincre le voisinage et les défenseurs de l'environnement du bien-fondé du projet, afin d'éviter des recours. Les prix du porc plaident également pour la prudence. «Actuellement, les prix sont tellement bas que les engraisseurs ont vite fait leur calcul: ils investiraient pour perdre de l'argent», résume Pascal Rufer, qui soulève ce paradoxe: les Suisses sont très sensibles au bien-être des animaux, mais s'ils étaient cohérents, ils devraient aussi accepter de payer davantage leurs côtelettes et tranches de jambon.

Les Vaudois se mobilisent pour obtenir le soutien de leur canton. Les Fribourgeois vont également suivre le mouvement, annonce Olivier Gapany, éleveur à Echarlens, membre du comité de Suisseporcs Suisse romande. «Nous avons mis en place un groupe de travail composé de producteurs de porcs, dit-il. Il faut coordonner

notre action avec les services de l'Etat de Fribourg. Sinon, chacun va se perdre dans des procédures administratives sans fin.»

Et de fustiger la politique fédérale, qui demande aux agriculteurs d'être des entrepreneurs mais leur impose sans cesse de nouvelles normes plus contraignantes et contradictoires qui renchérissent la production helvétique par rapport aux produits importés. Et il ne s'agit pas que d'une question de concurrence. Pour Olivier Gapany, les modifications constantes de la législation et la surcharge administrative qui en découle découragent également le monde agricole. Et de prévenir: «Si rien n'est entrepris pour soutenir la branche dans cette transition, on va vers une baisse de la production de porc dans le canton de Fribourg. Qui a envie d'investir dans ce secteur aujourd'hui?» Saucisses aux choux et jambons à la borne: des spécialités menacées?

Lorsque nous quittons la porcherie de Châtonnaye, Fritz Glauser se souvient qu'enfant, il traversait le village avec la truie pour la saillie. Séquence nostalgie. Par contre, à notre arrivée à sa ferme, son épouse remarque que quelque chose n'a pas changé: qu'importent les labels et les normes, y'a comme une odeur de porcherie.

Ils ont marqué 2014



LORD SMITH HOSPITAL

George, le poisson guéri d'une tumeur

George avait du mal à manger, à se déplacer et se faisait maltraiter par ses compagnons de bassin. En cause, une grosse tumeur au cerveau. Plutôt que de l'euthanasier, son propriétaire a décidé de tenter la médecine pour poisson rouge, à Melbourne. L'opération sous anesthésie, réalisée en septembre, fut d'une extrême délicatesse car, selon le vétérinaire: «On ne pouvait se permettre de perdre qu'un demi-millilitre de sang.» George pourra vivre encore dix ans. **M.-C. M.**



GETTY IMAGES/FUCKRUM

Le dernier produit de Nestlé Purina s'adresse aux propriétaires de chiens, mais une version pour chats devrait être lancée bientôt. Pour les félins, «tout est plus complexe»...

Valère Gogniat SAINT-LOUIS

Oh my God!!! Les exclamations de sa maîtresse n'y changent rien. Le gros chien détrempe continue de s'ébrouer bruyamment dans le hall vitré de ce chic gratte-ciel américain. Mais cela n'émeut aucun des employés qui arrivent ce lundi matin de décembre au travail. Au quartier général de Nestlé Purina à Saint-Louis (Missouri), on accueille volontiers les chiens et les chats des uns et des autres. Même quand il pleut.

La tour qui arbore les couleurs de Purina – un damier rouge et blanc – est implantée au cœur du centre-ville grisâtre de la métropole connue pour son Arche gigantesque. Rachetée en 2001 par Nestlé pour 10,3 milliards de dollars (à l'époque, 17 milliards de francs), la société spécialisée dans la nourriture pour chiens et chats fait partie intégrante du décor de Saint-Louis. Là-bas, tout le monde connaît bien la marque qui s'étend sur le *Checkerboard Square*. Et pas seulement parce qu'elle a été propriétaire des «Blues» (l'équipe locale de hockey sur glace) entre 1977 et 1983. «Purina est la

«On vise les gens qui répondent «De quel album?» quand on demande à voir une photo de leur chien»

première marque du secteur aux Etats-Unis», commence Bill Salzman en accueillant le visiteur. La niche installée sous le bureau du «directeur de la communication d'entreprise et des relations publiques» est vide; Bizly, son Terrier de Boston, est resté à la maison.

Objectif de ce reportage réalisé aux frais du *Temps*: en apprendre davantage sur «Just Right». La plus récente des marques lancées par le groupe suscite l'étonnement puisqu'elle permet aux propriétaires de personnaliser le contenu des croquettes de leurs chiens. L'occasion également de découvrir cette division méconnue de Nestlé souvent décrite comme un «joyau caché» par les analystes. Une division qui peut se vanter, en

2013, d'avoir connu «dix ans de croissance continue, que ce soit dans les ventes ou les profits», explique Bill Salzman. Et l'une des plus performantes du groupe veveysan. Avec son chiffre d'affaires en progression de 6,8% en 2013, à 11,24 milliards de francs (sur 92 milliards au total pour Nestlé), la nutrition animale n'est devancée que par le segment des «boissons liquides et en poudre» et «Nestlé Nutrition», précise Tiffany Gildehaus en pointant les chiffres publiés dans le dernier rapport annuel. Cette autre porte-parole n'est, elle non plus, pas venue avec Coco, son Beauceron croisé Amstaff. Elle a en revanche choisi, comme d'autres des 10 000 employés de Nestlé Purina, de faire imprimer une photo de lui au verso de ses cartes de visite.

Après un café d'introduction, c'est un marathon d'interviews et de visites (seize, au total) qui commence. Accompagné des très sympathiques cerbères de la communication de Purina qui recadrent volontiers les réponses des interviewés. En bref, on retiendra que Purina possède une trentaine de marques distribuées dans le monde entier (Felix, ProPlan, Friskies, etc.) et que les affaires du groupe se déclinent en différentes divisions, exclusivement dédiées aux chiens et aux chats: la nourriture «sèche» (croquettes), la nourriture «humide» (pâtés), les snacks divers et la litière. Au niveau global, seul Mars – qui s'est offert en début d'année la filiale *pet food* de Procter & Gamble pour 2,9 milliards de dollars – possède davantage de parts de marché.

Dans le détail, on se souviendra de la rencontre avec la cheffe étoilée Amanda Hassner. Dans sa

cuisine dernier cri, elle nous fait déguster sa recette «beurre de cacahuètes et tranches de bacon sur lit de bananes» – inattendu mais succulent – et raconte comment cela a inspiré la dernière gamme de friandises pour chiens. Quelques étages plus bas, on rencontre l'équipe de *community managers*; une dizaine de jeunes ex-journalistes, qui, souris à la main, passent leurs journées à veiller à l'image de la marque sur les réseaux sociaux. Au sous-sol, on se perd dans le faux supermarché hanté par Rocky et Eva. Les deux chats vivent à l'année dans cette fausse grande surface où la marque accueille ses meilleurs clients (les géants les plus connus de la grande distribution) et les conseille sur la façon d'agencer leurs rayons.

Bill Salzman nous a également emmenés à une heure de route de Saint-Louis dans une propriété de quelque 346 acres (260 terrains de football) où Purina organise notamment des concours de dressage. En revanche, la promenade à Saint-Joseph, petite bourgade de l'ouest de l'Etat où la marque réalise des études (nutrition, soins) sur des centaines de chiens et de chats, n'était pas au programme. Pourtant, là-bas, «rien d'invasif» souligne un Powerpoint qui montre de ravissants petits chatons dégustant différents pâtés. «Ce n'est pas de la recherche dans le sens où on l'entend habituellement. A Saint-Joseph, nous ne faisons que les nourrir et les promener dans des parcs», précise la directrice de la petite usine basée à Checkerboard Square, Jessica Kolde. Qui nous emmène ensuite visiter la petite installation qu'elle pilote.

La marque peut y tester de nouvelles recettes sans interrompre la production d'un plus grand centre. Entre les centrifugeuses et les séchoirs géants, on y découvre des dizaines de sacs de 950 kilos étiquetés «Poulet» ou «Dinde». De la poudre d'os, d'organes et de viandes, séchée et préparée par les abattoirs environnants. Le mais est l'ingrédient le plus utilisé dans la fabrication de croquettes.

C'est ici que l'on commence sérieusement à parler de nourriture personnalisée. Personnalisée? Il ne s'agit pas seulement d'envoyer une photo de son fidèle compagnon pour que ce dernier apparaisse sur le sac de croquettes (mais c'est aussi possible). Sur un site internet, on inscrit le nom de son chien.

Ils ont marqué
2014



REUTERS

phère avec deux koalas. But de l'opération: faire poser les puissants avec un marsupial dans les bras. Avec son regard attendri sur la mascotte australienne, Poutine fut le grand gagnant de cette opération de charme. Et Hollande, le perdant, qui n'a pas pu ou pas voulu faire de même. **M.-C. M.**

dans les couloirs du Checkerboard Square.

Des chaussures au café en passant par la bière ou les bijoux, la tendance à la personnalisation «est quelque chose qu'on retrouve dans toutes les industries», commente Brian Lester. Pour stimuler sa créativité, l'équipe de Just Right avait pris ses quartiers dans un incubateur de start-up situé de l'autre côté de la ville. «Nous changeons complètement de modèle d'affaires. Tout est à réinventer», explique l'Américain.

Avec Just Right, Purina vise les personnes «qui ont des relations extrêmes avec leurs chiens. Celles qui répondent «De quel album?» quand on leur demande une photo de leur animal», décrit Brian Lester. A en croire Purina, cette catégorie de maîtres représenterait «environ 15% des propriétaires des 77 millions de chiens domestiques en Amérique du Nord». Just Right a été lancé de façon «absolument non traditionnelle», ajoute encore Brian Lester. Il a d'abord été testé par une poignée d'employés de Purina Amérique. Puis, avant d'être officiellement mis en ligne en octobre, il a bénéficié d'un lancement très confidentiel en mars. Aucun chiffre (coût de développement, nombre de clients, etc.) n'est articulé par Brian Lester. Un grand chien blanc passe silencieusement dans le couloir situé derrière lui.

Just Right satisfera certainement les clients les plus exigeants. Mais il permettra en outre à Purina de mettre la main sur une quantité phénoménale de données. «Ce n'est évidemment pas le but premier, mais c'est une importante raison stratégique de développer cette marque, concède l'expert en marketing. Avec ces informations, nous pouvons par exemple imaginer d'envoyer davantage d'informations ciblées à nos clients.»

Et si les pratiques de personnalisation sont déjà utilisées par d'autres marques de Nestlé – par exemple Nespresso, dans une certaine mesure –, on imagine aisément que cette nouvelle manière de dialoguer avec le client ne séduise pas que les vendeurs de croquettes. «Je reçois des appels d'autres divisions de Nestlé qui se disent très intéressées par ce modèle», sourit Brian Lester.

Le réflexe du mignon

> **Histoire**
Un colloque réunissait à Paris plusieurs chercheurs pour évoquer le tournant «animaliste», ce moment où l'on parle de l'Animal plutôt que d'espèces, et où l'homme devient bourreau face à une bête forcément victime

Par Véronique Zbinden

C'est une dépouille d'ours accrochée à la devanture d'une boucherie avec cette promesse de r-pailles alléchantes: «La chair d'ours est exquise, réservez votre civet...» L'ours se prénomme Martin, il a été abattu dans les proches Pyrénées et la scène se passe à Toulouse dans les années 60. Cinquante ans plus tard, en février 2014, une tout autre image inonde les réseaux sociaux et mobilise l'opinion publique. Elle montre un jeune Marseillais en train de s'adonner au lancer de chat. On se souvient de la suite: le lynchage public du bourreau du

chat Oscar, son jugement et sa condamnation quasi immédiate pour actes de cruauté; le happy end, enfin, pour l'infortuné félin. Un demi-siècle seulement sépare ces deux instantanés. Ce que le philosophe Francis Wolff qualifie de «tournant animaliste dans l'éthique contemporaine». La notion d'«animalisme» recouvre plusieurs phénomènes distincts. L'animal a cessé de représenter dans notre imaginaire contemporain l'objet de frayeur, de convoitise, de sacrifice, de culte, d'admiration, de collaboration dans le travail, voire de rivalité ou d'hostilité entre espèces qu'il incarnait jusqu'ici. Son rôle se limite aujourd'hui à être perçu comme victime ou compagnon familial... Le philosophe y lit un appauvrissement des relations réelles, imaginaires et symboliques entre l'homme et l'animal. La pression de l'opinion publique s'est traduite par l'évolution de la définition juridique de l'animal, passé du statut de bien immobilier à celui de vivant sensible. Il n'est plus pensé en tant que catégorie scientifique mais en tant que catégorie morale, selon Francis Wolff, un imbroglio nouveau qui ne devrait pas tarder à déboucher sur des impasses juridiques. Comment jugera-t-on dès lors le loup du Mercantour s'il se rend coupable du massacre de moutons? L'animalisme ambiant se donne à lire un peu partout à travers le «Syndrome de mignon-cité», néologisme traduisant l'anglais *cuteness*. Si l'éthologue allemand Konrad Lorenz est le



La «mignoncité» est un des tags les plus fréquents sur le Web 2.0.

premier à décrire, dans les années 70, le «réflexe du mignon», la «mignoncité» est un des tags les plus fréquents du Web 2.0, se référant aux centaines de photos circulant sur les réseaux sociaux: un chat qui aime l'aspirateur, un hamster qui mange des burritos, des manchots en pull-over... L'extrême sensibilité contemporaine à la cause animale est assortie d'une méconnaissance symétrique de la réalité du monde animal. Plus le nombre d'animaux domestiques augmente, plus des espèces entières disparaissent de la surface du globe... Pour le philosophe, dire «l'animal» est une manière de ne pas

penser l'extrême diversité des espèces. Placer l'éponge, la sardine, le protozoaire sur le même plan que le chat... Comment en est-on arrivé à ce changement de perspective? «Si notre compagnon-nage avec les bêtes remonte à des temps immémoriaux, leur nombre et leur rôle économique prennent au XIXe siècle une importance considérable. C'est la conséquence de deux révolutions, selon l'historien Damien Baldin. La révolution agricole et industrielle entraîne la multiplication du bétail et des animaux destinés au transport des marchandises. Loin des campagnes, la révolution urbaine a pour corollaire l'explo-

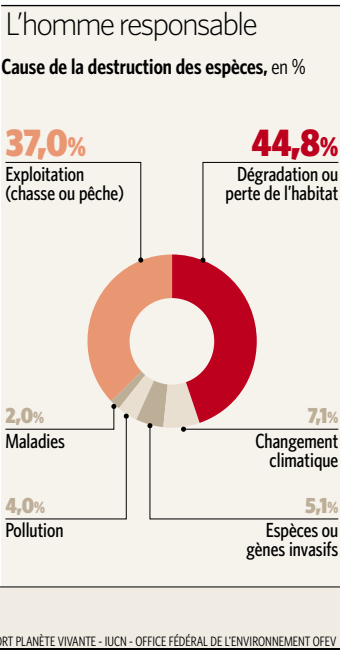
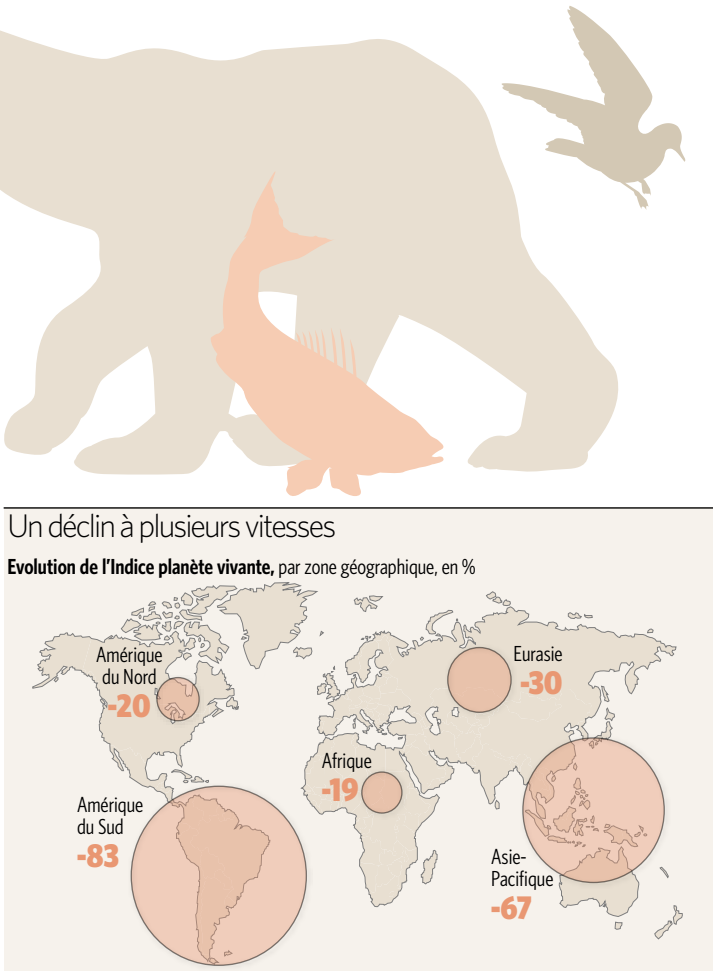
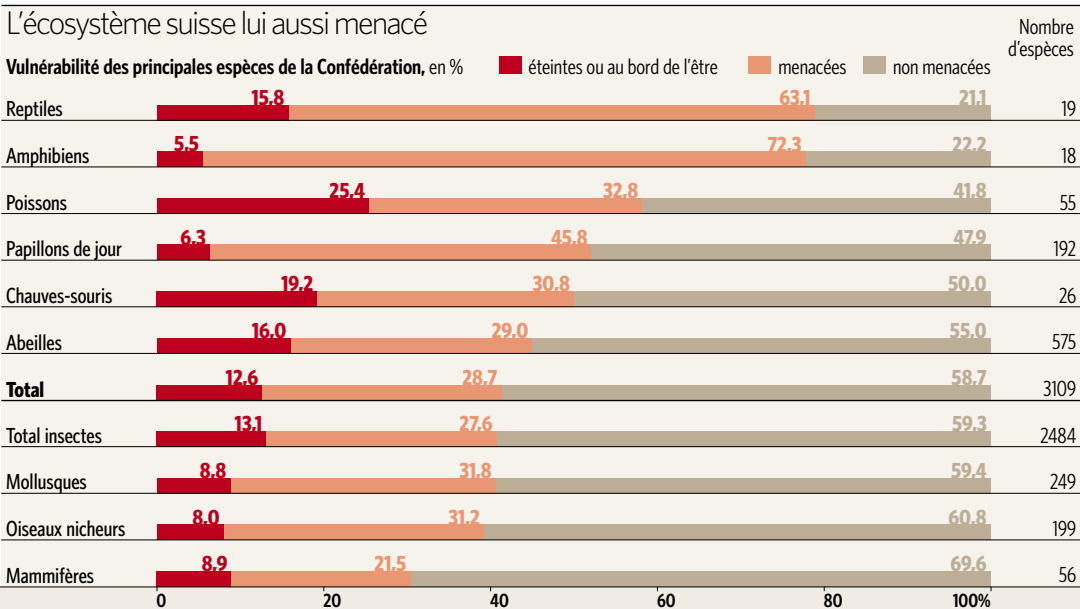
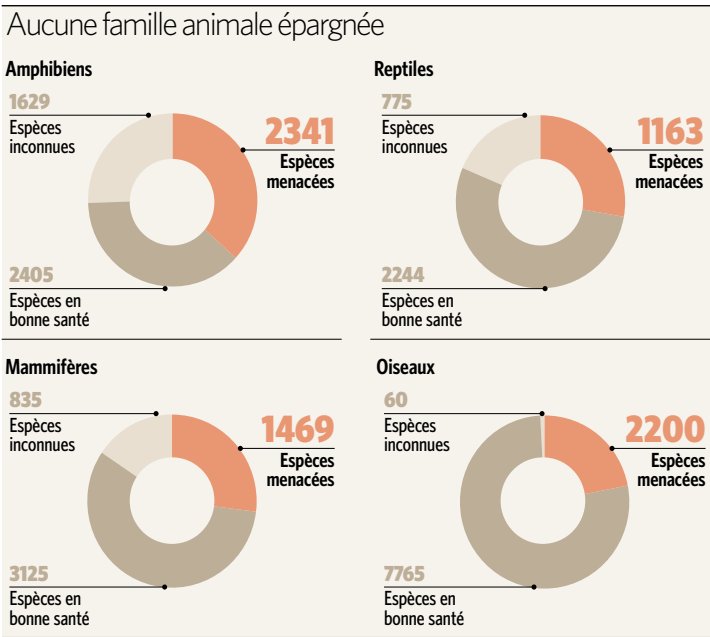
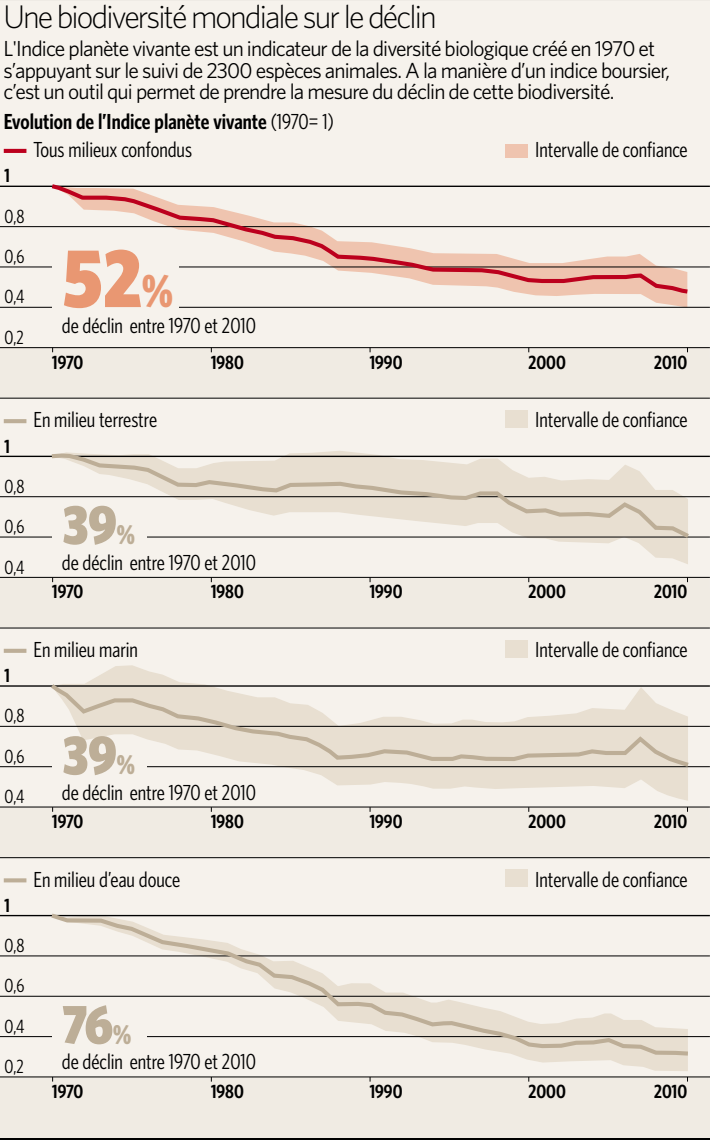
sion du nombre des animaux de compagnie. La population continue à vivre avec les animaux mais pas comme à la ferme.» Ceux-ci doivent s'adapter à la vie en appartement, ce sont donc les chiens, chats et de très nombreux oiseaux en cage. Au XIXe siècle, l'urbanisation s'accompagne donc d'une évolution du rapport à l'animal, relève l'historien. La même époque est aussi celle de l'émergence du moi, de la plus grande attention portée au res-senti. «Cette sensibilité neuve favorise le phénomène de l'animal de compagnie, qui répond à ce besoin nouveau de douceur, de

confiance. On commence à le considérer comme un membre de la famille...» Par ailleurs, les animaux de rente, très présents dans les campagnes à la même période, sont déjà, d'une certaine manière, des animaux de compagnie. Que l'on peut à la fois aimer et tuer, sans y voir encore de contradiction... Le cheval de trait est omniprésent dans les champs, mais aussi dans les mines et en ville: il permet, avant le train et l'automobile, la révolution des transports. En 1880, dans Paris qui compte 2 millions d'habitants, on dénombre 78 000 chevaux... L'animalisme est enfin porteur depuis quelques années d'un courant nouveau: des chercheurs issus de la philosophie, de la psychologie et de l'éthologie insistent sur la nécessité d'étudier pour eux-mêmes les animaux. Dénonçant une perspective anthropocentrée, ils entendent mettre fin à une longue histoire d'oppression. «Après les *Post-colonial Studies* et les *Gender Studies* auxquelles il s'apparente, le courant des *Animal Studies* entend faire œuvre de réparation morale.» Posant à l'évidence un problème de sources, que soulève Damien Baldin: «Les animaux n'existent en histoire qu'à travers ce qu'en pensent et en font les hommes...» * «Des animaux et des hommes; héritages partagés, futurs à construire», colloque organisé par l'Observatoire Cniel des habitudes alimentaires (OCHA) en novembre à Paris.

Disparition des espèces: vers une extinction de masse

22 000 espèces menacées aujourd'hui dans le monde.

65 000 espèces sont sous surveillance de l'Union internationale pour la conservation de la nature. Parmi elles 22 000 sont inscrites sur la liste rouge, et donc menacées d'extinction. Contre 10 000 en 1996. Il y a les cas les plus médiatiques comme le rhinocéros blanc. Mais cette chute de la biodiversité animale s'accélère depuis les années 1970. Certains scientifiques parlent d'une extinction de masse, comparable à celle qui a fait disparaître les dinosaures.



Des plaines du Colorado à l’abattoir

> **Etats-Unis**
Reportage dans l’une des contrées agricoles américaines où le bœuf est roi

> A une heure de Denver, les parcs d’engraissement du bétail sont gigantesques

> Les abattoirs restent des lieux tabous

Stéphane Bussard COLORADO

Les Eastern Plains du Colorado, au pied des Rocheuses, ressemblent à un quasi-désert. Il pousse sur ce qui fut jadis la terre de prédilection des bisons sauvages des herbes aussi rares que riches. C’est dans ce paysage à peine irrigué par la rivière Platte et couvert d’une fine couche de neige le rendant un peu surréel que 11 000 bœufs, impassibles, attendent un destin dont ils ignorent tout, les quatre pattes plantées dans la boue de leur parc d’engraissement. Dan Timmerman nous emmène faire le tour du propriétaire. Patron de la société Feeding Corp. à La Salle, à une heure de Denver, il repère d’emblée les bêtes qui viennent d’arriver et dont le poids n’excède pas 300 kilos. Il pointe aussi du doigt celles qui, après 220 jours de régime alimentaire soutenu, pèsent entre 545 et 613 kilos et qui sont prêtes pour l’abattoir. Sur une année, Dan Timmerman voit défiler 22 000 bêtes. Cela peut paraître énorme, mais l’exploitation reste modeste si on la compare à celle du géant de la viande JBS qui, à Greeley, quelques kilomètres plus loin, engraisse 85 000 bœufs dans les mêmes conditions.

Les bêtes ne risquent pas d’être affamées. Des camions passent deux fois pour déverser du fourrage dans les mangeoires, quelque 170 tonnes en 24 heures. Elles prennent entre 1,3 et 1,5 kilo par jour. «Le fourrage est légèrement chaud. Elles adorent ça, souligne le patron de Feeding Corp. La nourriture comprend 4% de foin pour préparer l’estomac à la digestion, 50% de maïs et 45% de dérivés issus de la production de bioéthanol. De couleur ocre, ces dérivés ont une valeur nutritive 150% plus élevée que celle du maïs.» Ils dégagent une odeur tenace. Le fourrage comprend aussi des vitamines, des minéraux et des hormones. «Nous avons un programme sans hormones, mais c’est pour le marché européen», souligne l’affable entrepreneur dont la famille, du père



Ici, les bêtes ne sont pas affamées. Elles prennent entre 1,3 et 1,5 kilo par jour.

au grand-père, est ancrée dans la tradition de l’engraissement du bétail. Au total, les Timmerman disposent de 120 000 têtes de bétail réparties entre le Nebraska et le Colorado. «Ici à La Salle, nous engraissons le bétail, nous ne le possédons pas. Il appartient à des investisseurs. Avec la sécheresse qui a frappé le Texas et la Californie et qui a réduit le cheptel américain à son niveau le plus bas depuis les années 1950, analyse le patron de Feeding Corp., le prix du bœuf est très intéressant.» A une extrémité de l’exploitation, quelques bêtes ont la tête baissée, la démarche hésitante. «C’est l’enclos des malades», explique Dan Timmerman. Des cow-boys à cheval, l’œil vif et le lasso de côté, parcourent les enclos chaque jour et repèrent les animaux malades. «On les soigne aux antibiotiques, poursuit le *rancher*, et on les place dans l’enclos des convalescents.»

A une heure d’ici, à Fort Morgan, 140 bétailières défilent les unes après les autres dans cette petite ville de 11 000 habitants. C’est là que Cargill a implanté l’un de ses abattoirs. L’établissement tue quotidiennement en moyenne 4500 bêtes. Aux alentours, une odeur forte saisit d’emblée les narines. Mais impossible d’accéder à ce lieu hypersensible, malgré nos demandes. Le sujet reste tabou. Responsa-

Une industrie de la viande contrôlée par une poignée d’acteurs

L’industrie de la viande aux Etats-Unis est ultra-puissante: une production de 42 milliards de kilos en 2012 et des lobbies très influents à Washington. Plus de 95% des Américains mangent de la viande. Le cheptel est à l’avenant: 91 millions de bovins, 66 millions de porcs, 5,3 millions de moutons, 9 milliards de poulets et 242 millions de dindes.

Amérique rurale dévastée

Quatre multinationales, Cargill, Tyson, JBS et National Beef, contrôlent 85% du marché du bœuf. Quatre sociétés dominent à hauteur de 63% et de 54% les marchés du porc et du poulet. L’industrie est si lucrative qu’elle attire les multinationales étrangères: JBS (Brésil) est le principal producteur de bœuf à l’échelle planétaire. En 2013, le rachat par China’s Shuanghui International de Smithfield Foods pour 5 milliards de dollars suscita un grand émoi outre-Atlantique. La société américaine était jusque-là le plus grand producteur

mondial de porc. Pour Mary Hendrickson, professeure à l’Université du Missouri, une telle concentration a ses revers: «Les agriculteurs ont finalement très peu de choix. S’ils veulent produire en vertu de critères éthiques et sanitaires différents, une viande sans antibiotiques ou sans hormones par exemple, c’est très compliqué. Ils doivent se rabattre sur la vente directe sur des marchés locaux. C’est difficile d’en vivre.» Directeur de la recherche à Food & Water Watch, une ONG de Washington défendant les consommateurs, Patrick Woodall tire la sonnette d’alarme: «Pour ces raisons, nous avons perdu un nombre incroyable d’agriculteurs au cours des vingt dernières années. Le phénomène a un effet dévastateur sur l’Amérique rurale, qui dépérit. Les grandes multinationales dominent tout et ont pratiquement tué toute compétition dans certaines régions. Si un problème sanitaire se pose, c’est tout le marché américain qui est touché.»

Même si les anti-viande gagnent du terrain, Roger Johnson, président de la National Farmers Union, un syndicat d’agriculteurs, estime que le combat actuel n’est pas entre les pro et les anti-viande mais au sein même de l’industrie. «Le lobby de la viande (American Meat Institute, etc.) refuse par exemple un changement auquel nous tenons: les labels d’origine.» Or ce type de labels permettrait de restaurer la confiance érodée du consommateur.

Bêtes dépecées vivantes

Auteure du livre *Slaughterhouse* (Abattoir), Gail Eisnitz reconnaît certains progrès, mais reste critique. «Quand des abattoirs tuent 180 000 animaux par semaine, il n’est pas possible d’assurer qu’ils soient tous traités humainement. Ce d’autant qu’il manque des inspections indépendantes. Il y a encore des bêtes qui sont dépecées vivantes, car la phase d’étourdissement n’est pas toujours efficace.»

S. Bu.

Ils ont marqué 2014



Elle est libre, Sandra

C’est une première mondiale. Le 22 décembre, un tribunal argentin a reconnu le droit de vivre en liberté à une femelle orang-outan, Sandra, résidant au zoo de Buenos Aires depuis

vingt ans. Elle a acquis le statut de «personne non humaine». Une demande similaire, concernant quatre chimpanzés en captivité, avait été rejetée en octobre par la justice de New York. **M.-C.M.**

ble de la communication chez Cargill, Michael Martin répond néanmoins à nos questions par courriel. «La majorité des bêtes traitées à Fort Morgan proviennent de parcs d’engraissement situés dans un rayon de 240 kilomètres.» Porte-parole de l’American Meat Institute, un lobby de l’industrie, Janet Riley est aussi catégorique: «95% de la viande produite aux Etats-Unis font l’objet d’un audit. Nous sommes parvenus à réduire fortement la présence de bactéries comme E. Coli.» Elle se défend de toute culture du secret: «C’est vrai que nous avons davantage affaire à des journalistes urbains qui connaissent moins le secteur. C’est difficile parfois d’expliquer notre industrie. Mais nous leur mettons à disposition des vidéos montrant l’intérieur des abattoirs.» L’usine de Fort Morgan est grande. Pour le bœuf, il en existe aux Etats-Unis de beaucoup plus grandes encore, capables d’abattre jusqu’à 15 000 têtes de bétail par jour.

«Dans les années 1970, 1980 et 1990, c’était horrible. Les gens traitaient le bétail n’importe comment», admet Temple Grandin, professeure de sciences animales à la Colorado State University à Fort

Collins. Elle parle en connaissance de cause: «J’ai édité des directives pour mieux traiter les animaux à l’abattoir. Elles sont désormais appliquées dans 50% des établissements d’Amérique du Nord liés à la production de bœuf.» Sa recette? Temple Grandin est née autiste. Elle a une faculté visuelle décuplée. En observant des bêtes en Arizona, elle a pu comprendre leurs peurs:

«Une unité enlève la peau, une autre coupe les pattes, la tête ou la queue»

des ombres, des reflets dans une flaque d’eau, des habits en vue, des portes qui claquent. Elle a recommandé que le bétail suive un parcours particulier.

«Une fois sur place, les bêtes empruntent un couloir qui fait une boucle à 180 degrés avant de mener à l’abattoir. Cela permet au bétail de suivre son instinct naturel qui est de retourner à l’enclos. Il faut le déplacer en petits groupes de 18 et non de 30. Il importe aussi d’éclairer le passage par lequel il va

à l’abattoir. Le bétail déteste l’obscurité. Il faut l’empêcher de voir des êtres humains. Ça peut le perturber. Enfin, quelques conseils pratiques simples: il est nécessaire d’installer des tapis antidérapants pour que les bêtes ne glissent pas et surtout avoir des instruments d’étourdissement efficaces, bien entretenus, qui garantissent que la bête ne va pas souffrir.» Le problème, ajoute Temple Grandin, ce ne sont plus les abattoirs, mais les fermes où l’on engraisse le bétail. «Certaines vaches sont si grosses qu’elles ne tiennent plus sur leurs pattes et on n’arrive même plus à les mettre dans la bétailière. Dans ces cas, un traitement correct à l’abattoir devient compliqué.»

Parmi les 2100 employés de Cargill à Fort Morgan, des Hispaniques, des Blancs, mais aussi des Somaliens et des Congolais (Kinshasa). En retrait de Main Street, la rue principale de la ville qui sommeille en ce froid matin de décembre, Juliette et Daniel (prénoms d’emprunt) fréquentent la Victory World Outreach, une Eglise évangélique, et travaillent chez Cargill. Au bénéfice d’une carte verte gagnée à la loterie, la première ne le nie pas: «Le travail

est dur. Je fais des horaires de 17h à 1h du matin pour 14 dollars de l’heure. Je dois parfois appliquer de la pommade antidouleur sur mes bras. Les gestes répétitifs sont éreintants. Le plus dur, c’est quand ils accélèrent la cadence et nous demandent d’obtenir le même rendement en sept heures de travail au lieu de huit.» Les deux Congolais parlent de leur activité sans états d’âme: «Il y a une unité qui enlève la peau, une autre qui coupe les pattes, la tête ou la queue.» A l’image de réfugiés somaliens, ils ont atterri à Fort Morgan, car Cargill est l’une des rares sociétés à engager des gens qui ne parlent pas l’anglais. Responsable administratif de la ville, Jeff Wells décrit la situation: «Fort Morgan fut le comté agricole le plus productif du pays. La présence de Cargill nous est bénéfique et nous apprécions sa politique plus durable. Mais nous devons rester vigilants. Dans les années 1980, l’ancien propriétaire de l’abattoir ferma boutique, provoquant une forte secousse au sein de la communauté. Aujourd’hui, 40% des revenus tirés de notre aqueduc qui apporte de l’eau pure directement des Rocheuses proviennent de Cargill...»

L’histoire d’un roi déchu

- > **Symbolique** L’ours était vénéré comme un dieu par les peuples germaniques, slaves et scandinaves
- > Pour christianiser l’Europe du Nord, l’Eglise a déclaré la guerre à l’ours
- > Elle a fait du lion le roi des animaux

.....
Boris Mabillard

Il n’est de roi qui fut plus adulé que l’ours. Mais sa gloire n’a pas résisté aux assauts de la morale chrétienne et sa déchéance fut totale. Quel revers de fortune! Lui naguère craint et vénéré pour sa bravoure a été relégué au rang de peluche. Si l’ours partage cette disgrâce avec d’autres animaux, comme le sanglier, nul autre n’a comme lui marqué les imaginations. A travers son histoire, la bataille pour un trône, celui du roi des animaux, se lit en creux la relation complexe entre l’homme et les créatures avec lesquelles il cohabite sur le continent européen.

Au Ve siècle, dans le nord de l’Europe, les peuples germaniques, scandinaves, slaves et, dans une moindre mesure, celtes considéraient l’ours comme l’égal d’un dieu. Il est l’objet de cultes que l’Eglise considère comme diaboliques. Cette dernière, qui tente d’évan-

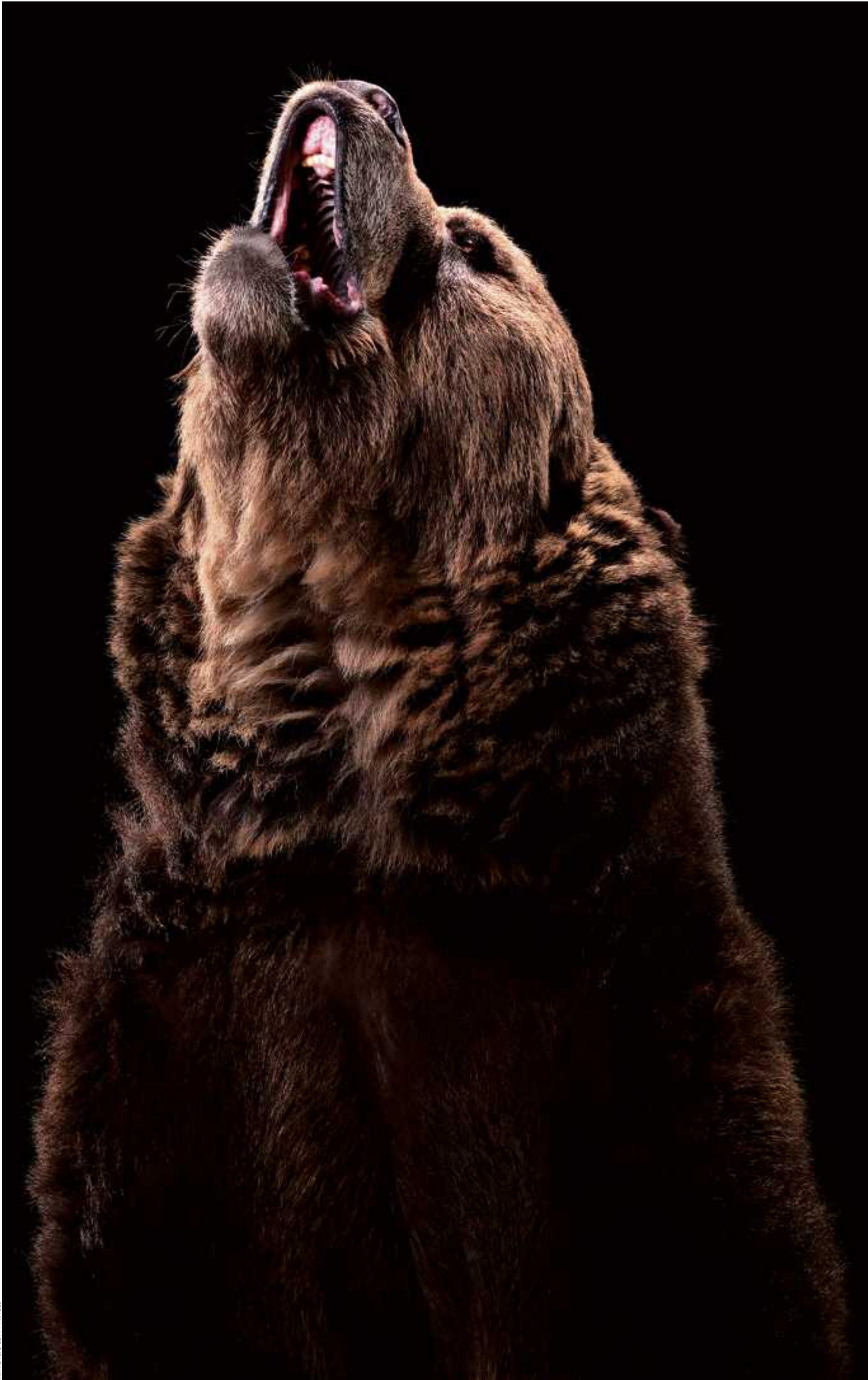
.....
Pline fait une erreur monumentale. Selon lui, les ours s’accouplent face contre face, ventre contre ventre

.....

géliser les régions situées au nord des Alpes, veut éradiquer les pratiques religieuses concurrentes, qu’elle taxe de superstitions. Mais ce n’est pas chose simple, car l’adoration de l’ours plonge ses racines dans la préhistoire, au temps où l’homme partageait avec le plus grand fauve européen les mêmes abris au creux des cavernes et lui disputait ses proies. «Grâce à des restes d’os d’ours retrouvés à proximité d’autels dans des grottes, les paléontologues ont pu décrire les sacrifices qui avaient lieu en l’honneur de l’ours», raconte Michel Pastoureau, spécialiste de l’héraldique et des bestiaires.

Pourquoi l’ours est-il ainsi adulé et pas un autre prédateur? «De tous les animaux qui peuplent l’Europe, l’ours est le plus fort, le plus endurant dans les frimas et sur les flancs gelés des montagnes. L’aigle en Amérique, le lion et l’éléphant en Afrique et en Asie partagent avec l’ours en Europe de n’avoir aucun prédateur, excepté l’homme», poursuit l’historien.

Mais l’ours a une chose en plus: il peut se tenir debout. En raison de cette particularité, il apparaît comme un lointain et mystérieux parent de l’espèce humaine. A cela



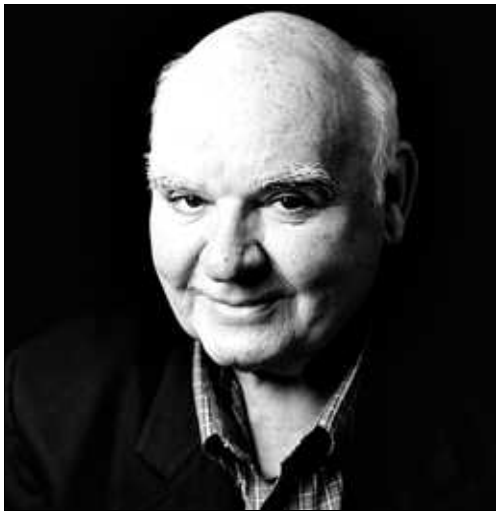
Plus grand prédateur d’Europe, l’ours a longtemps été adulé. Parce qu’il est capable de se tenir debout, les Germains le considéraient comme un cousin de l’homme.

Michel Pastoureau

Né le 17 juin 1947 à Paris, historien médiéviste français, Michel Pastoureau est spécialiste de la symbolique des couleurs, des emblèmes et de l'héraldique. Il est directeur d'études à l'Ecole pratique des hautes études, où il occupe depuis 1983 la chaire d'histoire de la symbolique occidentale.

Bibliographie sélective:

- L'Etoffe du diable. Une histoire des rayures et des tissus rayés*, Le Seuil, 1991
 - Bleu. Histoire d'une couleur*, Le Seuil, 2002
 - L'Ours. Histoire d'un roi déchu*, Le Seuil, 2007
 - L'Art héraldique au Moyen Age*, Le Seuil, 2009
 - Le Cochon. Histoire d'un cousin mal aimé*, Gallimard, 2009
 - Tympan et portails romans*, Le Seuil, 2014
- B. M.**



YANNICK COUPANNIC/LEEMAGE

s'ajoute une méprise historique: selon le naturaliste romain Pline l'Ancien, l'ours s'accouple face contre face, ventre contre ventre, contrairement aux autres mammifères. En plus, mythes et légendes font de l'ours une créature concupiscente qui recherche les jeunes filles et les viole. Ces unions entre le fauve et des jeunes filles ont accouché de lignées fabuleuses. Le roi Arthur ne se prévalait-il pas d'un ancêtre ours pour expliquer sa vaillance et son mérite.

Charlemagne, en soldat de l'Eglise, organise de véritables massacres. Des dizaines de milliers d'ours sont tués entre 772 et 799. Les battues, conjuguées au déboisement et à la disparition de son habitat, contraignent le fauve à se replier dans les tréfonds des vallées et des forêts. «A dire vrai, les ennemis des ours ne sont alors pas tant Charlemagne et ses troupes que les prélats et les clercs qui les entourent. Ce sont eux qui ont déclaré la guerre au plus fort de tous les animaux en Europe et décidé son extermination», précise Michel Pastoureau. Mais l'élimination physique ne suffit pas à le faire descendre de son trône. L'Eglise doit avoir recours à d'autres moyens: «L'ours sera soumis, dompté, presque domestiqué pour le débarrasser de ce qui fait son aura mystérieuse», poursuit l'historien. Il va être diabolisé: «L'ours, c'est le diable», écrit saint Augustin. Dès le XIe siècle, il est aussi ridiculisé par les montreurs d'ours qui font rire leur auditoire en montrant le roi déchu dansant ou contraint à des exercices dégradants. Enfin, ultime étape de cette mise à mort symbolique et programmée de l'ours, le lion est promu à sa place roi des animaux.

L'héraldique témoigne de cette évolution: au XIe siècle, l'ours figure encore en bonne place parmi les animaux réels ou fabuleux que les guerriers peignent sur leurs écus, pour invoquer une puissance totémique, pour effrayer l'ennemi ou simplement en signe de reconnaissance, mais, raconte Michel Pastoureau, «deux siècles plus tard, il a pratiquement disparu. Seul en Suisse, il apparaît encore fréquemment dans les armoiries.» Mais l'ours n'avait pas encore dit son dernier mot; il va ironiquement revenir aux côtés des humains. En novembre 1902, lors d'une partie de chasse, le président Theodore Roosevelt épargne un ourson brun. L'anecdote est reprise par la presse, accompagnée d'un dessin montrant l'ourson. Un fabricant de jouets s'en inspire et appelle la nouvelle peluche, Teddy, le sobriquet du président.

«Des soldats bernois figurés par des ours en armes»

> **Suisse** Les images, qualités et défauts associés aux animaux ne cessent d'évoluer

> Le chat était détestable, avant de devenir l'un de nos compagnons préférés

Pour l'historien Michel Pastoureau, médiéviste passionné par les couleurs, les bestiaires et l'héraldique, la Suisse et l'Ecosse sont les deux pays où les blasons continuent à occuper abondamment l'espace public. L'art héraldique y atteint des sommets.

Le Temps: L'ours a disparu de presque toutes les armoiries européennes, mais pas en Suisse. Berne en a fait son symbole. Pourquoi?
Michel Pastoureau: Certainement parce que l'ours a trouvé refuge dans les montagnes alors qu'il était partout traqué. Il y avait donc plus d'ours en Suisse que dans d'autres régions des pays avoisinants. Madrid et Berlin ont

aussi un ours pour emblème, mais Berne est exemplaire. Ses armoiries sont plus anciennes et plus «parlantes». Le jeu de mots entre le nom de la ville et l'ours (*Bär* en allemand) est limpide.

Est-ce l'idée ancienne de force et de pouvoir qui est associée à l'ours de Berne?
L'ours bernois apparaît pour la première fois sur une empreinte du grand sceau de la ville datée de 1224. Très vite, il joue le rôle de totem et réunit sous une même figure les ancêtres et les habitants de la ville en même temps qu'il les protège, les défend et les représente. Il est l'emblème de la ville, du canton et même du pays tout entier. Plusieurs manuscrits enluminés des chroniques de Diebold Schilling montrent des Bernois partant en guerre contre les Milanais, les Bourguignons ou d'autres cantons suisses. Les soldats sont figurés par des ours armés de pied en cap. Même s'il n'est pas sûr que la bravoure associée à l'ours ait contribué à la renommée des soldats suisses, cela tombait bien, pour promouvoir les vaillants Helvètes à l'étranger. Dans le bestiaire politique, l'ours suisse voisinait avec l'aigle impériale, le léopard anglais, le coq gaulois et les lions espagnol,

néerlandais, vénitien et florentin. Avant que ne s'impose au XIXe siècle sur le devant de la scène un autre ours redoutable: l'ours russe.

Pourquoi les animaux domestiques sont-ils quasiment absents de nos écussons? Notamment le chat, qui n'apparaît nulle part.
L'héraldique est née sur le champ de bataille. Le choix d'emblèmes totémiques et distinctifs s'est naturellement porté sur les animaux sauvages et féroces. Un mouton n'aurait effrayé personne, en plus du fait qu'il n'est pas associé à des valeurs viriles et guerrières. Cela s'illustre en Suisse par la présence du bouquetin, qui vit proche des sommets alpins, dans plusieurs armoiries. Quant au chat, au Moyen Age, il est souvent dépeint comme inquiétant et mystérieux. On lui prête des savoirs de sorcier et de nécromant. Il connaît l'avenir mais ne dit rien, fait semblant, devance les accidents et les catastrophes: c'est un hypocrite. Il a en outre la capacité de voir la nuit, ce qui est le propre des créatures infernales, tels le loup, le renard, la chouette ou la chauve-souris. Il n'avait donc pas le droit d'entrer dans les maisons. Contrairement à la

belette, qui était la bienvenue pour chasser les rats. Il aura fallu la Grande Peste, qui en quatre ans décime l'Europe (1346-1350), pour que le chat puisse entrer dans les foyers. Au lendemain de l'épidémie, les contemporains comprennent alors plus ou moins que le rat a joué un rôle dans la propagation de la maladie. On se rend aussi compte que le chat surpasse la belette pour attraper les rongeurs. En trente ans, il passe ainsi du statut d'indésirable à celui de compagnon utile.

Le loup revient vers nos vallées et réveille des peurs ancestrales. Qu'en est-il au Moyen Age?
Le loup est décrit comme cruel et diabolique, comme le sanglier, mais sans la bravoure de ce dernier. Il est certes rusé mais cela est alors un vice plutôt qu'une qualité. Malgré les effroyables défauts dont ils affublent le loup, les hommes et les femmes du Moyen Age n'ont pas vraiment peur de lui, contrairement à ce que l'on croit aujourd'hui. Il paraissait même plutôt ridicule. Ysengrin, le loup du *Roman de Renart*, n'a rien de redoutable, cocufié et trompé par le goupil, rabroué par le lion, il est la risée des autres animaux. Durant la petite glaciation,

l'Europe s'appauvrit, et même les loups sont tirillés par la faim. A partir de là, se propage la peur du loup. De cette période datent la plupart des histoires horribles qui parlent de loups fabuleux et terrifiants. La bête du Gévaudan (1764-1767) par exemple.

L'image qu'on se fait de lui l'emporte parfois sur l'animal réel...
Oui, mais le réel et le symbolique sont liés. Ainsi, Philippe, le fils aîné du roi Louis VI le Gros, est promis au trône. Mais il meurt accidentellement en 1131 d'une chute de cheval provoquée par un cochon errant. Le porc est associé à la saleté et à la gloutonnerie, il fait partie du bestiaire du diable. Mourir dans un accident lié à cet animal impur constitue une abominable souillure, que le roi se doit de laver. Le royaume va mal, tout est essayé en vain pour le redresser. Louis VII, qui succède à son père Louis VI, lancera même la deuxième croisade pour purifier son règne, sans succès. Enfin, ayant tout essayé, il met le royaume sous la protection de la Vierge. Voilà où peut mener une rencontre malheureuse avec un *porcus diabolicus*. Ce sera l'objet de mon prochain livre.
Propos recueillis par B. M.

Les armoiries «parlantes» se lisent comme des rébus

> **Héraldique** En Suisse et en Ecosse, plus qu'ailleurs, les blasons sont restés partout présents dans l'espace public

Un éléphant posé sur une pierre

Au Moyen Age, les blasons, largement diffusés, étaient apposés dans beaucoup d'endroits et notamment dans les églises, véritables musées d'armoiries locales. Les armoiries des villes montraient en général un de leurs monuments, les confréries de métiers montraient directement la profession, un bœuf pour les bouchers, un ciseau pour les tailleurs. En Suisse comme en Ecosse, plus qu'ailleurs, les armoiries sont res-

tées partout présentes dans l'espace public. Le Rôle d'armes de Zurich (vers 1330-1340) compte d'ailleurs parmi les plus beaux armoiries «parlantes», basées sur des jeux de mots avec le nom de famille, tel le blason de la famille suisse de Helfenstein qui porte un éléphant (*Elefant*) posé sur une pierre (*Stein*).

Berne, mémoire d'un combat contre un ours

Fondée à la fin du XIIe siècle par le puissant duc Berchtold V de Zähringen, Berne doit son nom à l'ours. Selon la légende, le duc aurait décidé de donner à la ville le nom du premier animal

que ses hommes, partis dans la forêt, rencontreraient: ce fut un ours (*Bär/Bern*). Une autre version de la légende, plus glorieuse mais plus récente, raconte que le duc Berchtold, chassant dans les forêts de l'Aar, avait victorieusement affronté en corps-à-corps un ours d'une force exceptionnelle. Pour garder mémoire de cet exploit, il décida de fonder à cet



endroit même une ville qui porterait le nom de l'ours. Toutefois, il existe une autre option vraisemblable: Berchtold,

le fondateur de la ville, porte un nom qui commence par la syllabe Ber- (*Ber: Bär*). N'aurait-il donc pas donné à la nouvelle ville son nom abrégé? Dans tous les cas, l'ours devint un peu plus tard la figure héraldique parlante des armoiries de la cité: de gueules à la bande d'or chargée d'un ours de sable. «Gueules» signifiant rouge et «sable» noir.

Une grue vertueuse

Les grues sont intelligentes, vertueuses, solidaires et organisées. Elles volent en groupe et accomplissent de très longs voyages. Un chef les dirige de l'aile et de la voix. Il les oblige à voler droit, en triangle, et à ne

pas s'écarter les unes des autres, «comme des soldats se rendant à la bataille». Des valeurs positives que la famille comtale de Gruyère s'approprie au XIIe siècle en choisissant la grue pour symbole. Mais la raison en est avant tout la ressemblance phonétique, grue pour Gruyère. Sa représentation va passer d'un oiseau ressemblant à une pintade à une grue blanche prenant son envol sur un fond rouge: de gueules à la grue essorante d'argent. **Michel Pastoureau et Boris Mabillard**



Les animaux, ces héros !

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25
1																									
2																									
3																									
4																									
5																									
6																									
7																									
8																									
9																									
10																									
11																									
12																									
13																									
14																									
15																									
16																									
17																									
18																									
19																									
20																									
21																									
22																									
23																									
24																									
25																									

Jean Rossat

HORIZONTALEMENT

1. En deux mots: ses éléphants trompent énormément... les zélés fans • Belle plume qui a raconté des histoires de basse cour (deux mots)
2. Il est engagé pour la répétition • En partie propre, il est toiletté chaque année • Le réchauffement climatique sera à l'origine de leur perturbation • Avec un nom pareil, normal qu'il se soit éteint • Trouva chouette et ne hua point
3. Héros de la croquette de l'Ouest • Réfléchi • Il joue *le Gorille* ou dirige des mulets • Couverture de clochard • Il peut s'avérer impayable
4. Brebis guidée par le berger • Du bec • Cela peut être un combat de coqs • Animal bêtement chassé • Queue du petit compagnon d'Obélix
5. Il est d'une grande diversité avec quelque chose de bio • Souris coureur de minets • Équidé évoquant un canidé, dans une histoire hippique • Artiste qui permet à des chanteurs de reprendre l'air
6. Elle arrose la prairie anglaise • Doublée: elle reçoit une faune continentale • Coccinelle ou deux-pattes, elle bénéficie de protections • Lieux où le chien aboie et le conducteur de la caravane passe
7. Tente d'éviter la captivité à un zèbre • Gare à cette sélection! • Tata nounou • Il parlait aux doudous
8. Fox-terrier assistant un limier qui a du flair • Entretins des domestiques • Il ne porte pas de fruits • Des spécialistes de la volée, en retour • Compagnie qui accepte les animaux

9. Attaché aux membres d'un manchot • Abreuvoir d'un berger des Pyrénées • En deux mots: ancienne émission de mots croassés (ou coassés) • Vouloir séduire avec la dague au bois
10. Sauvage, c'est une gueule de lion • Pour lequel les Nord-Américains ont un élan de sympathie • A déjà vu l'Ourse avec ses lunettes • Roitelet ou tyran trônant en haut lieu • Homme à tête de faucon
11. Elle a été soustraite, pas traitée • On y écoute la voix de son maître • Qui n'est pas de la fiction • Parente de *Grand-Ma...* re • Morceau de lièvre • Grison de naissance
12. Un vieux de vieux • Eusses une vie de chien • Queue de castors • Mit sur la paille
13. Partie d'une plante ou cœur d'oursin • On l'a au bout du fil ou de la laisse • Son coup de filet peut prendre des maquereaux • Il tient compagnie à Mamère, parfois en aboyant • Final de *Croc-Blanc*
14. À décrotter, à moitié • Outils de contrôle • Il échoue à rattraper l'évadé d'une prison dorée • Deux chaînes pour une voiture
15. Il est du genre vache ou chameau • Il se pare des plumes du paon • Charlie Brown et Snoopy n'étaient pas plus grands, mais aussi craquants qu'elles! • Partie d'une série
16. Il possède bien son numéro musical • Actrices de *showbzz* • Traces à suivre • Été méchant (a) • Inversement : elle a des ailes, comme une *Aronde* • Article de voyage
17. Elle peut saisir celle qui nous échappe • Tête de toutou • Il plume

les pigeons • Magot avec lequel une complice ne voudra pas partir
18. Ville où se trouvent un zoo et des cages bien gardées • Ensembles des domestiques et animaux de la maison • Mis au monde le petit pascal, comme si je fus une ouaille • Permettant de prendre un canard
19. Elle a parfois recours au véto pour empêcher une adoption • Preneur de son avec le Meunier et son fils • Elle est dans sa branche avec un singe • Se mit en pingouin, au mieux (se) • Pondeur fécond d'Italie
20. Ne se laissent pas dresser • Pieuvres vivant à l'origine sur les côtes méditerranéennes • Démonstratif • De la même espèce • C'est lui le corbeau
21. Un « envoyé » sans le maître • Courant dans Jurassic Park? • Un cheval des veaux • Endroit de Genève où les visiteurs s'attardent devant les «diplodocus»
22. Façon de voir les choses (de) • Organismes s'inquiétant de la disparition des espèces à l'échelle de la planète • Cet animal livra bataille à Rocco • Scène du *Peuple migrateur*
23. Tranche de cuisseau • Policier avec Le Chien et sa femme • Son passage dans les régions est vachement apprécié • Affaires de rats ou de tigres • Le chasseur d'aujourd'hui ne peut chasser sans son chien
24. Elle peut comprendre des perroquets • Mal transmis par de beaux parleurs • Vraiment bêtes
25. Il resta au porc pendant que son maître fit un beau voyage • Jerry avec ce chat-pitre • Branche où les animaux dominant (deux mots) • Vit

VERTICALEMENT

1. Des individus capturés ou des auteurs de vol y sont en liberté surveillée (deux mots) • Il est émis au refuge ou mis en boîte • Spécialiste de *nonostéopathie* ou de *papattologie* des malinois
2. Ce n'est pas le véhicule d'une société de projection des animaux • Autrement dit : on y fit un tour à cheval • Il a la peau rose dans *les Bronzés...* • Mot peu câlin de Simone Signoret jouant *le Chat*
3. Quelle truffe, cet employé de l'administration pénitentiaire ! • Il est fourré dans un cercle ou au centre d'un Annaud • Un spectateur la caresse en regardant l'écran • Queue d'opossum
4. Extrait de Beethoven • Il amena des ouailles vers le troupeau, nom d'un saint! • Fus méchant à l'encontre des chiens • Rectangle blanc pour une scène avec la maîtresse
5. Singe des primates • Ancien grand massif de Suisse • Transformées en bécasses ou encore en oies • Première partie d'un spectacle en solitaire
6. Il est clairement bien dans les meubles • Cours au pays d'husky • Héron sans pied ni tête • Qui a un coup dans l'aile • Est assez intelligent comme chien pour trouver la poudre
7. Il est souple avec ses membres... et ses paires • Entourée de moutons, elle accueille le loup • Sortant le poulain de l'écurie • *A Dog's life*, par exemple
8. Il dort dans une maison de campagne ou sous les ponts • Remettras dans un nid • A long vol d'oiseau • Nom d'un chasseur de la jungle

9. Animal de compagnie d'un homme charmant • Taupe originaire de France • Elle se trouve à l'intérieur de la clôture • Stewball devant et derrière • Son Monde est sous les mers • Tempo pour la faune de la fête techno
10. Doublié : ce canari reste serein • Article de chasse et de pêche • Le compagnon canin de Devos voudrait changer ses chaînes • Actrices et réalisatrices de la toile • Heureux comme son maître Ulysse qui a fait un beau voyage?
11. Partenaires engagés dans un film d'Hitchcock • Empire nordique d'un empereur • Pasteur africain • Le même, en abrégé
12. Pour une relation correcte avec sa subordonnée • Prélève dans la réserve naturelle • Elle est portée par une baleine ou celui qui rit (à l'envers) • Après son passage, c'est *toutout* propre!
13. Un peu de ratatouille • Non savant • Exprimées par les brebis et entendues du pasteur • Appela la diligence • Passés en *Vedette* avec *Le Chat*?
14. Spectateurs d'animaux savants • Leur chien Petit papa Noël serait-il un *hotte-dog*? • Trompas la vigilance du gardien
15. Avec un bec pour Bird • À cause de lui, finies les courses le dimanche • Ne se laisse pas cuisiner par le poulet • Vieux bahut • Visité • Nombre de Dalmatiens chez les Romains
16. À peine sorti • Caniche des USA? • Espaces où voir les Ours de Berne et les Lions de Zurich • Tintin pour y trouver des requins! • Des normandes le regardent passer

MODE D'EMPLOI

La plupart des mots de cette grande grille animale se réfèrent aux dictionnaires usuels. Quelques-uns cependant pourront nécessiter l'usage d'outils de la nouvelle technologie: merci Wikipédia!

www.jeanrossat.fr

Solution en page 18

17. Sommet à «remonter» • Clowns, ils nous font bien rire au fond • Pas méchant mais visiblement remonté • Eut le comportement d'une éponge
18. Son adepte aime la peau de phoque ou les écailles • Numéro de portier • Masse sur le pavé • Préparais le poulet à la cocotte • Les Suisses y ont mis leurs réserves
19. Tronçon de Woody Woodpecker • Il est plus rapide que l'escalier, dans un sens • En épelant : expérience de labo • C'est bête mais on n'en est pas maître • Coucou au moment de quitter le nid
20. Vieux loup de mer • Gazouillons, sans donner notre langue au chat • Des grimpeurs y ont des ailes • Oncle *pique-sou* de Mickey
21. Sera plus homme et moins bête • Boit la tasse, voire la mer et les poissons • Occupe la place de celui qui est allé à la chasse • Extrait des Deschiens
22. Avec lequel le coq peut emballer la poule • Inversement: cela se trouve sous le sabot d'un cheval • Petit courant dans les champs • Passage de celle qui veut se faire aussi grosse que le bœuf... • Fis le beau
23. Un peu d'animation • À l'image de Cruella • Personnel de ferme • Partie à l'abattoir • Tranche de vie • Ville du pied d'une montagne qui accouche d'une souris
24. Fait des vers • L'homme qui murmure à l'oreille du cheval (ou de la vache), à l'écran • De la famille des écureuils, ils casent leurs noisettes
25. Le règne des dauphins • Pièce des familiers du «cacatoès» • Il n'hésite pas à tirer la langue et à changer de ton • Il empêche le vol